

**ANFOS DAUDET**

# **LOU TRESOR D'ARLATAN**

*REVIRADURO DE PEIRETO BERENGIER*



**LIS AMI D'ANFOS DAUDET**

Mas-Museon de La Vignasso  
Saint-Alban-Auriolles - 07120 Ruoms

## INTRODUCTION

Peu de temps après le triste retour à Paris, écrit Lucien Daudet à propos de son père, une dépêche lui annonça la mort de Timoléon Ambroy. Timoléon le vieux Tim, Fontvieille, les moulins, les pins, la cabane... (1)

Plus loin, Lucien Daudet poursuit:

— C'était Fontvieille, c'était Timoléon qui avait déchaîné chez Alphonse Daudet la compréhension et l'amour de la Provence (2). Il voulut donc, comme sur une tombe, écrire le nom de Timoléon sur le dernier livre qu'il allait consacrer à la Provence.

Interrompant *Soutien de Famille* dans une fièvre d'imagination hallucinée, il se transporte en Camargue — brumes de marais, brumes de jeunesse, il s'y retrouve, il y est, il écrit sur un cahier: *À la chère Mémoire de Timoléon Ambroy*, fait suivre sa dédicace de quelques vers provençaux dont l'inspiration lui est venue dans cette bouffée du passé, et raconte une histoire d'amour, mystérieuse et trouble comme les mirages, par les jours de chaleur torride, qui font s'agiter des flammes et des ruines sur l'horizon vide (3).

Lucien Daudet précise encore:

— Au mois de juin, il emporta à Champrosay ce travail commencé. Quelques semaines plus tard Edmond de Goncourt... demanda à venir passer à Champrosay un assez long temps. Il arriva le 11 juillet..., etc. (4).

Si nous analysons ce texte, nous avons plusieurs faits indiscutables qui précisent bien la date de l'écriture du *Trésor d'Arlatan*.

Le voyage dont revient Alphonse Daudet, malade, c'est celui qu'il fit en Italie et dont il dut revenir, prématurément, après une très grave maladie, à Venise. Son retour date du 15 ou 16 avril, comme nous le savons par Edmond de Goncourt, qui note dans son *Journal*: — Dans la journée, on me monte une lettre dont l'enveloppe venant de Paris m'intrigue par la ressemblance de l'écriture avec celle de Daudet. J'ouvre la lettre, et j'ai la surprise de trouver une carte de Daudet envoyée de la rue de Bellechasse, qui m'annonce en ces termes son retour imprévu de Venise: — Me voilà de retour, un peu fêlé, mais sans la grande casse (5).

Nous savons aussi qu'Edmond de Goncourt est arrivé à Champrosay le 11 juillet 1896, pour y mourir le 16.

Lucien Daudet rapporte que son père avait emporté le manuscrit du *Trésor* à la campagne, en juin.

Or, après vérification dans les registres de l'état-civil, nous pouvons affirmer que Timoléon Ambroy est mort le 8 juillet 1896, soit trois jours seulement avant l'arrivée de Goncourt à Champrosay. Cette précision nous prouve que le récit de Lucien Daudet est tout à fait fantaisiste et que l'on ne peut s'y fier.

Une autre erreur est aussi facile à démontrer. Il s'agit du poème en vers provençaux qui suit la dédicace à Timoléon Ambroy. Ces vers, dont le titre primitif était *La Cabano*, et devient *En Camargue* dans *Le Trésor d'Arlatan*, ont paru dans de nombreuses revues félibréennes et datent de la jeunesse de l'auteur. Si Daudet les a mis

en épigraphe de son livre dédié à Tim, c'est qu'ils lui rappellent de très anciens souvenirs communs.

Tim a amené très souvent Alphonse en Camargue, pour y chasser, et c'est aussi dans cette cabane qu'Alphonse s'isolait lorsqu'il ne pouvait plus supporter Paris et sa liaison orageuse avec Marie Rieu. L'histoire du *Trésor* rappelle cette époque, et ces vers provençaux y étaient tout à fait de circonstance.

Lucien Daudet renouvelle la plupart de ces erreurs dans les *Lettres familiales d'Alphonse Daudet*, lorsqu'il écrit (6):

— Quelque temps après son retour de Venise, au printemps de 1896, Alphonse Daudet apprit la mort de Timoléon, très affaibli depuis un an.

Il ajoute ensuite:

—... La mort de Timoléon le hantait au point de le faire vivre à la fois dans le Midi de sa jeunesse et dans le Champrosay de sa douleur. Dans ce même temps il écrivait hâtivement une étrange et longue nouvelle dictée à lui par le souvenir du passé et qui s'était imposée au point de lui faire négliger pendant tout cet été-là *Soutien de Famille* (son dernier grand roman, une nouvelle qui évoque avec génie toute la Camargue, et dans cette même brume de marais, fiévreuse et torpide, découvre les plus sombres replis de l'imagination humaine et ses rêves les pires, l'histoire d'une jeune fille empoisonnée par de sales images qui l'attirent, qu'elle déteste, dont la vision la poursuit de désirs et de remords, et finalement la fait se tuer, tandis que le garçon qui cherchait à la guérir, venu en Camargue pour oublier une passion inavouable, est guéri, lui, par l'horreur même de ces images.

Voilà un rapide et excellent résumé de l'histoire, mais l'erreur de la date persiste. Cependant, Lucien Daudet, à propos de l'épigraphe du livre, écrit cette fois:

—... C'est toute sa jeunesse, des vers provençaux écrits jadis par lui et retrouvés dans sa mémoire en l'honneur de Timoléon (7).

Malheureusement, après lui, les divers biographes de Daudet, qui font entière confiance à son fils et ne pensent pas qu'il soit utile de vérifier ses dires, perpétuent les mêmes erreurs. C'est ainsi que Georges Benoît-Guyot écrit presque textuellement les mêmes phrases que Lucien Daudet:

— Ce retour fut suivi presque aussitôt d'une mauvaise nouvelle, la mort de Timoléon Ambroy....

En apprenant ce décès, Alphonse, toutes affaires cessantes, écrivit en tête d'un cahier: *À la très chère mémoire de Timoléon Ambroy* et composa, d'inspiration, un conte dont l'action se déroulait en Camargue, auquel il avait probablement déjà pensé antérieurement, et qu'il intitula le *Trésor d'Arlatan*. Il avait emporté ce manuscrit à Champrosay et s'était mis en devoir de le terminer lorsque, le soir du samedi 11 juillet, il dut s'interrompre pour aller, en landau, attendre à la gare de Ris-Orangis Edmond de Goncourt, qui avait annoncé son arrivée à l'occasion de la fête nationale (8).

Quelques pages plus loin, le biographe écrit (9):

— Le mois de janvier 1897 vit paraître chez Eugène Fasquelle, le successeur de Charpentier, ce *Trésor d'Arlatan* qui devait le jour à l'émotion provoquée par la mort de Tim.

Notre ami Alphonse V. Roche, le dernier en date de ces biographes, n'a jamais pensé à mettre en doute l'authenticité des écrits de ses prédécesseurs et c'est avec toute sa bonne foi qu'il écrit:

— Ayant appris la mauvaise nouvelle (de la mort de Timoléon Ambroy), Daudet interrompit tous ses travaux en cours et commença à écrire une courte nouvelle, *Le Trésor d'Arlatan*, comme une sorte de mémorial à son vieil ami (10).

Il y revient à nouveau lorsqu'il explique l'interruption de la composition de *Soutien de Famille*, pour écrire, explique-t-il, le *Trésor d'Arlatan*, pour honorer la mémoire de son meilleur ami, Timoléon Ambroy (11).

Il n'est pas jusqu'à André Ebner, fils du secrétaire de Daudet et secrétaire à son tour de l'écrivain, qui n'ait contribué à répandre cette erreur de date. Il écrit, en effet, dans un *Avant-Propos au Trésor d'Arlatan* (12):

— J'ai entendu Alphonse Daudet conter le malheur de cette fillette, qui, refusée à son *bon jour* (sa première communion) par le curé de sa paroisse, en proie à la suspicion, aux colères des siens, avait fini, un vilain soir, par aller se jeter dans le Rhône. Il tenait ce fait divers régional de son cousin Timoléon Ambroy, le vieux Tim, comme il l'appelait entre intimes. Celui-ci venait de mourir (1896) quand le *Trésor d'Arlatan* fut écrit. C'est à son cher souvenir que le livre est dédié.

André Ebner ajoute:

— Et le vieux Tim, à l'oreille du cousin qui connaissait si parfaitement la contrée et ses gens, avait éclairé de quelques confidences le suicide de l'infortunée jeune fille. La sensibilité de l'écrivain avait été facilement éveillée.

Ainsi l'erreur s'est-elle propagée de livre en livre jusqu'à nous.

Sans aller vérifier auprès des services d'état-civil, Lucien Daudet avait pourtant ses repères pour se souvenir de la date de la mort de Tim.

Edmond de Goncourt étant mort à Champrosay, chez Daudet, on demanda à ce dernier d'écrire le récit des derniers jours de l'écrivain ami. C'est le 15 août 1896, soit un mois à peine après la mort de Goncourt, que parut ce récit, sous le titre d'*Ultima*, dans la *Revue de Paris*. Dans ces souvenirs, forts récents, Daudet se souvient de sa rencontre avec Goncourt, le soir du samedi 11 juillet et des paroles mêmes qui furent échangées:

— Et vous, mon petit (dit Goncourt), comment ça va ici, tout le monde? Léon est toujours au bord de la mer, m'a dit Lucien... Il m'a appris aussi la mort de votre vieux Tim; vous avez dû avoir beaucoup de chagrin.

— Beaucoup, Goncourt; nous étions liés par le cœur depuis trente-cinq ans. Maintenant, comme amitié, dans le Midi je n'ai plus que Mistral; dans le Nord, il ne me reste que vous (13).

Ainsi, c'est Lucien lui-même qui apprit à Goncourt la mort de Timoléon Ambroy, dès sa descente du train l'amenant à Champrosay, car cette mort était alors toute récente, datant de trois jours seulement et l'on peut imaginer qu'on en parlait beaucoup chez les Daudet, qui aimaient Timoléon comme un frère.

Il est très facile de corriger cette erreur d'histoire littéraire et de prouver que *Le Trésor d'Arlatan* ne fut pas écrit sous le coup de la douleur profonde causée par la mort du vieil ami et cousin Tim, pas plus qu'il ne fut écrit au cours de l'été 1896, par une preuve simple mais indiscutable: *Le Trésor d'Arlatan* parut en feuilleton dans le

*Figaro*, du 1<sup>er</sup> au 8 décembre 1895, avant d'être repris par la *Revue Hebdomadaire* des 11 et 18 avril 1896, soit encore avant la mort de Tim.

Si l'édition critique des Œuvres Complètes de Daudet, de 1930, signale la parution dans la *Revue Hebdomadaire*, elle ne souffle mot de la précédente.

Par contre, dans une note à un article publiant des lettres inédites de Daudet à son fils Léon, M. J.-H. Bornecque a signalé cette parution. En effet, Daudet ayant écrit à Léon:

— Je suis aux derniers chapitres de mon roman, vraies pages de vie, mal écrites mais pleines », M. Bornecque indique dans une note que ce roman doit être *Le Trésor d'Arlatan* « extraordinaire récit (en partie autobiographique) dont l'action se passe en Camargue, et qui devait paraître au *Figaro* à la fin de 1895 avant d'être recueilli en volume en 1897, peu avant la mort de Daudet (14).

Roger Ferlet, dans une *Introduction générale aux Œuvres* d'Alphonse Daudet (15), écrit:

— Ce court roman, paru l'année précédant la mort d'Alphonse Daudet...

Il est certain que ce roman correspondait tellement à ses souvenirs communs avec Tim que l'on peut comprendre facilement comment, apprenant la mort de ce dernier, Daudet lui ait dédié ce récit, en ajoutant la dédicace et les vers provençaux qui s'accordaient à la fois à ces souvenirs et à l'histoire camarguaise.

C'est pourquoi, lorsque le livre parut, en janvier 1897, il était dédié au souvenir du cher bon vieux Tim.

Il nous faut ajouter aussi que Tim était très malade depuis un an, que Daudet, très malade lui aussi, puisqu'il ne devait survivre à son ami que guère plus d'un an, que Daudet, donc, devait penser souvent à ce bon vieux temps où il pouvait aller à Montauban et courir la Camargue avec Tim pour y chasser, ou encore pour aller s'isoler pendant quelque temps dans la cabane, tout oublier dans le silence et la vastitude de la Camargue de cette époque-là.

Il y a, en effet, très, très longtemps que Daudet voulait écrire un tel récit. Il y pense depuis une trentaine d'années. Dans une lettre à Tim, non datée; mais que Lucien pense être de 1865, dans un post-scriptum, Daudet ajoute:

—... Ecrivez-moi vos impressions de Camargue. Un de ces jours je veux parler longuement de la *Cabane*, de nos *affûts* avec Miracle et de L'antiglaireux (16).

Miracle était un chien des Ambroy. L'antiglaireux, ce sera Arlatan lui-même. Daudet connut-il quelqu'un qui ressemblait à Arlatan et auquel on avait donné ce surnom? C'est ce que semblerait prouver ce passage de sa lettre. Tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'à l'époque en question existait un produit, dont on faisait une grande publicité, qui s'appelait l'*Elixir tonique anti-glaireux du Docteur Guillié*. Cet élixir était bon pour toutes les maladies occasionnées par les glaires, maladies nombreuses ». La publicité le recommandait à la classe ouvrière, à laquelle il épargne des frais considérables de maladies et de temps perdu, car, avec l'*Elixir de Guillié*, les guérisons sont promptes.

Il recommandait aussi de se méfier des contrefaçons, fort nombreuses, mais inefficaces et même nuisibles.

Si l'on ajoute que cet élixir, entre autres nombreuses maladies, était d'une efficacité incontestable contre les *fièvres des pays marécageux*, dissenteries endémiques ou

épidémiques..., on peut imaginer qu'il était d'un usage très courant en Camargue et que Daudet le savait.

Malgré son désir d'écrire quelque chose sur tout cela, Daudet n'en fit rien. En effet, en 1891, il confie un projet à Goncourt, qui ne manque pas de le noter dans son *Journal* (17):

— Jeanne, la jeune mariée (Jeanne Hugo avait épousé Léon Daudet), a eu une crise nerveuse cette nuit, et Daudet, qui a passé une partie de la nuit sur pied, a eu dans son insomnie l'idée d'une pièce. Et l'idée de sa pièce, il me la contait ce matin.

— Un jeune homme fatigué, lassé de la vie de Paris, revient dans son pays, dans la Camargue, avec ses fièvres et ses eaux. Il y retrouve, comme garde de marais, un garçon qui a été élevé avec lui, un garçon resté simple paysan et marié à une femme de sa condition, mais d'une nature délicate, distinguée. Le jeune homme, sans aucun amour pour elle, sans occupation dans sa vie, a l'idée, avec l'assentiment du mari, d'en faire quelque chose, de lui apprendre à lire, de lui donner quelque instruction... Et là, il songe, dans l'éclaircie de son intelligence, à placer la phrase qu'il a entendu dire à la mère de Mistral, après lecture de son fils: — Je n'ai pas tout compris, mais *j'y ai vu une étoile*.

Là-dessus arrive passer une semaine chez lui une ancienne maîtresse, une actrice de *boui-boui*, qui fait éclater la jalousie de la femme du garde de marais, qui aime inconsciemment et un jour se refuse à préparer les plats du Nord que veut manger l'autre.

C'est alors que le mari, d'abord tout heureux et tout fier de l'éducation spirituelle de sa femme, vient trouver le jeune homme et lui embrassant les mains lui dit:

— Monsieur Henry, il faut partir... Ma femme ne m'aime plus.

Et le jeune homme s'en irait.

Daudet, là-dedans, voudrait montrer l'intelligence apportant le malheur dans un intérieur tout aimant, tout heureux.

Il aurait aussi l'ambition de faire cette petite pièce très nature, de montrer son monde au milieu d'anguilles d'argent frétilantes, et tout grelottant de fièvre, comme la famille qui lui sert de modèle dans son souvenir.

Ainsi, l'idée de cette histoire camarguaise n'est pas oubliée. Elle chemine tout doucement, avec des variantes. Le récit devient une pièce et se réduit à quatre personnages: le héros, l'héroïne, la maîtresse et le mari. Il n'y est plus question de Miracle et de l'Antiglaireux. Au fond, cette histoire n'est pas spécifiquement provençale ni camarguaise. C'est plutôt un drame sentimental et psychologique pouvant se passer n'importe où.

Pourtant, Léon Daudet nous assure que l'origine même du récit est camarguaise:

— D'une jeune fille méditant au jour tombant, au seuil d'une humble demeure, d'une cabane, en Camargue, est sorti ce chef-d'œuvre *Le Trésor d'Arlatan*, Alphonse Daudet me l'a conté vingt fois. De même que l'Arlésienne était sortie de deux silhouettes de femme au crépuscule, en cette même Camargue. Cette région de la Provence, avec ses clairs », la dorure soudaine, puis retirée, de ses étangs, son entre-lueur prolongée, est particulièrement favorable à l'éclosion littéraire ou philosophique. J'en ai fait la remarque bien souvent, l'ayant parcourue dans tous les sens, en toute saison et à toutes les heures. La palpitation de la fièvre des marais est, dans le *Trésor d'Arlatan* mêlée au tremblement vibratoire de l'air, au-dessus du Vaccarès caléfié. Une onde d'enthousiasme, puis une onde de malaise, puis une onde de nostalgie court, avec le mistral, sur ces incomparables paysages. Toutes les possibilités de l'art sont dans l'air,

comme plus loin, là-bas, vers les Saintes-Maries les mugissements de la vache de Faraman et les feux des phares diversement colorés (18).

C'est en cette année 1891 qu'un homme apparaît dans la vie de Daudet et va y tenir une grande place: le provençal Baptiste Bonnet, que Daudet va inciter à écrire ses souvenirs d'enfance et d'adolescence passées dans un village du Gard, Bellegarde, voisin du village où le petit Alphonse avait lui-même passé quelques années dans une famille nourricière qu'il n'oublia jamais, quelques années qui furent certainement parmi les plus heureuses de sa vie. Il y mena une vie libre, à la campagne, n'entendant parler que cette langue d'oc que Baptiste Bonnet connaît admirablement et tous deux ne parlent désormais plus que provençal lorsqu'ils sont seuls. Tous les souvenirs de jeunesse et de Provence ressurgissent, alors justement que les obligations et, surtout, la maladie, empêchent Daudet de retourner faire ces longues promenades à pied à travers la Provence et la Camargue.

Entraîné par cette langue provençale qu'il parle maintenant presque chaque jour, Daudet va écrire son récit en français, certes, mais un français qui paraîtra traduit du provençal. Il semble que le récit ait été pensé dans ce provençal que l'on retrouve partout sous-jacent. Et puis, le souvenir de ses amis de Provence, ces poètes qu'il aime, envahit l'auteur au point qu'il va leur faire une large place dans son histoire.

Yvonne Martinet, auteur d'une énorme thèse sur Daudet. écrit (19):

— *Le Trésor d'Arlatan*, avec son paysage camarguais, sa note de sorcellerie paysanne et son merveilleux du Midi, fait songer à une idylle tragique d'un poète du Félibrige, comme si Daudet avait voulu se prouver à lui-même pour une fois, et par jeu, le poète provençal qu'il aurait pu être. Subtil moyen de leurrer sa nostalgie.

Ce poète provençal qu'il n'a pas pu être, qu'il n'a pas voulu être, il va le remplacer dans son récit par les œuvres de ses amis les Félibres:

— Sur la haute cheminée de campagne, où s'accrochait le *caleil*, la petite lampe de cuivre à forme antique, quelques volumes dépareillés de la bibliothèque néo-provençale traînaient parmi de vieilles pipes et des paquets de férigoule desséchée, *Mireille* et *Les Iles d'or*, de Mistral, *La Grenade entr'ouverte*, d'Aubanel, *La Farandole*, d'Anselme Mathieu, *Les Margueridettes*, de Roumanille.

Mais c'est surtout les poèmes d'Aubanel, qu'il aime tant, qui seront cités tout au long du récit et qu'il voudra apprendre à la jeune Zia. Et à propos de *Mireille*, c'est dans la bouche de Zia qu'il place les paroles de la mère de Mistral:

—... le livre que vous dites m'est tombé sous la main... Je n'ai pas bien compris, mais à un moment, ce que je lisais m'a semblé si beau, la page s'est toute brouillée, et j'ai vu trembler une étoile.

Mais, nous l'avons dit, si la poésie provençale de ses amis envahit le roman, Daudet lui-même ne se prive pas d'employer un vocabulaire provençal et même plus spécifiquement camarguais. C'est ainsi que les bœufs (*li biòu*) font ce que l'on appelle *vira la bano au gisclo*. Il y a les *clars*, les *roubines*, les *salicornes*, les *saladelles* et la *férigoule*, le *caleil*, l'eau bouillie et le fromage de *cacha*.

Il y a encore le *bitor*, le *palun*, les *votes* de Provence, le *capelan* qui refuse à Zia de faire son *bon jour*, le *mège* guérisseur, la tête de ces petites *chattes* (*chato*), la *rate-pennade*, le *galejon*, la *biasse*, la *caraque*, l'*abrivade*, le *guinchadou*, le *plot* de bois, le vieux *pacan*, les oiseaux de *prime*, le marchand de *santibelli* et les expressions: *je lui*

*fais crainte*, les femmes se *carcagent*, je l'ai *arrapé*, la blonde que voici doit vous *agrader* mieux comme société, Charlon se trouvant à *l'espère*, ses yeux... me *pivèlent* et jusqu'à ce *Chut! Miraclo... taise-te...*, bien d'autres provençalismes parsèment ce livre que l'on sent pensé avec des mots provençaux qui résistent à l'auteur, qui écrit en langue franchi-mande, et ressortent tout naturellement et sans effort sous sa plume, on pourrait dire sans que l'auteur lui-même s'en aperçoive et presque contre sa volonté.

C'est Frédéric Mistral lui-même qui rendit compte du livre de Daudet dans son journal:

— Oh! la fraîche nouvelle que nous conte Alphonse Daudet: *Le Trésor d'Arlatan*, au goût amer comme les salicornes de la Camargue où l'histoire se déroule, mais fleurie à profusion de *cabridello* et de *saladello*! La vache de Faraman, comme le gardian Arlatan appelle la mer, s'y entend rugir de loin et des passions y brûlent les petites vagues du Vaccarès. Il n'y a personne comme Daudet pour prendre le suc vierge de la langue de Provence et en sortir la fleur au sein de la française. Avec cela, nous disait un Provençal jaloux, quand on nous aura ainsi tout pris, on dira après que nous n'avons plus rien.

— Eh! va, lui avons-nous dit, quand il n'y en a plus il y en a encore, nigaud! Au plus on la déshabille, la vénus d'Arles, au plus elle est belle!

En tête du volume, Daudet a mis en épigraphe cette délicieuse cantilène qu'il nous chanta dans sa jeunesse: Coume fai bon quand lou mistrau... (20).

Ainsi, il fallait s'y attendre, tout le monde n'aimait pas ce style néo-provençal de Daudet. Mistral, lui, s'en accommodait fort bien. Quant au fidèle Baptiste Bonnet, il consacre cinq grandes pages du *Viro-Soulèu*, la revue provençale parisienne, à défendre son cher *Baile* contre ceux qui vitupèrent contre lui et il se demande ce qu'ils vont bien encore pouvoir dire à propos de ce cantique d'amour de la terre méridionale, autant félibréen que patriotique. Il prend à témoin Mistral et son article de l'*Aidli*, qui doit couper court aux critiques et au nouveau procès d'intention que d'aucuns voudraient faire à Daudet (21).

C'est aussi Auguste Marin qui consacre un article au nouveau livre de Daudet:

— Vous voulez lire un livre qui embaume le romarin, un livre léger et nerveux comme un brin de saladelle, lisez *Le Trésor d'Arlatan*, qu'Alphonse Daudet a publié à la librairie Fasquelle. Ah! mes braves amis, vous ne l'avez pas encore ouvert, ce livre du bon Dieu, qu'il en monte un parfum de Provence à vous faire tourner la tête. Je ne veux pas vous en parler plus que cela, je veux que vous le lisiez, pour me dire s'il est bâtard, notre bel Alphonse Daudet (22).

Dans ce livre, Daudet a mis beaucoup de lui-même et de ses souvenirs.

Dès la première ligne, et avant même que le livre ne fût dédié à Timoléon, on trouve son nom: c'est le vieux Tim qui envoie la lettre qui ouvre le récit. Cette lettre fait allusion à ces pins dont Daudet garda toute sa vie la nostalgie, à la cabane de Camargue que connaissait bien Daudet et dont il indique le chemin avec précision, à Mitifiò, le vieux serviteur des Ambroy et même à:

— Cette Naïs, devenue la femme de Charlon, vous l'avez fait danser à votre dernier voyage à Montmajour, il y a cinq ou six ans; c'est la fille d'un de nos ménagers en terre de Crau, et je me souviens de vos cris d'admiration, un dimanche de ferrade, de course de taureaux, en la voyant arriver à cheval dans le rond, les fers au poing, ses beaux



cheveux roux tordus sous sa petite coiffe d'Arles. Oui, cette Naïs paraît avoir existé. Cette précision des cheveux roux ne semble-telle pas le confirmer? Lorsque l'on parle, en général, des filles d'Arles, on les dit toujours brunes et, si Daudet ne pensait pas à une fille précise, sans doute dirait-il plutôt aux cheveux noirs.

D'ailleurs, cette lettre de Tim, qui fait aussi allusion à la rupture d'Henri Danjou et de Madeleine Ogé, si elle n'a pas réellement été écrite par Tim lui-même à l'époque où Daudet venait se réfugier en Provence pour pouvoir rompre plus facilement et oublier Marie Rieu, pourrait bien être inspirée par une lettre semblable reçue alors par Daudet de Montauban.

Henri Danjou, c'est Alphonse Daudet, mais Zia n'est-elle pas un autre Alphonse Daudet, une autre face du même personnage?

— Si tu me racontes ton mal sans me connaître, dit-il à Zia, avec cette confiance, c'est peut-être que j'ai un peu du même mal, une vilaine image au fond de mon cœur, au fond de mes yeux, moi aussi, dont je cherche à me délivrer par tous les moyens. Voilà pourquoi je suis venu si loin, en Camargue, au désert... pour me distraire, pour oublier.

Le vieux Tim n'avait pas grande confiance en ce traitement par la solitude et l'oubli. N'est-ce pas, écrit-il, au désert que Jésus fut le plus violemment tenté et tourmenté?

Oui, Henri Danjou, autant que Zia, sont violemment tentés et tourmentés au milieu du désert camarguais. Même Naïs est cruellement tourmentée, par la souffrance de sa beauté perdue. N'y a-t-il pas un parallèle entre cette souffrance de Naïs, qui n'ose plus montrer ce visage qui fut jadis si beau, Zia et ses phantasmes, dont elle a honte et qui la conduiront jusqu'à son geste fatal, et Henri et ses propres phantasmes, qu'il cache aussi à tous. Tous trois sont seuls dans leur souffrance et leur lutte pour la surmonter. Personne ne peut rien pour eux.

Henri sait qu'en consolant sa petite sœur de fièvre et de misère, c'est lui-même qu'il essaye de consoler:

—... en la réchauffant, il se reconfortait lui-même, en criant à Zia:

— Ne désespère pas, petite, tout cela n'est qu'une épreuve, une crise qui passera, c'est sa propre détresse qu'il encourage.

Mais tous les deux ne peuvent vivre sans leur souffrance. Pour l'aviver, ils vont vers le trésor d'Arlatan, ce trésor qui contient de l'herbe qui sauve et de l'herbe qui tue.

Ce trésor d'Arlatan, écrit Daudet, ne ressemble-t-il pas à notre imagination composite et diverse, si dangereuse à explorer jusqu'au fond! On peut en mourir ou en vivre.

Daudet se trompe de terme. Ce n'est pas l'imagination qui est si dangereuse à explorer et à vouloir connaître. C'est notre moi, notre subconscient qu'il peut être dangereux de vouloir explorer jusqu'au fond, seul et sans guide. Cela peut conduire jusqu'à la folie, ou jusqu'à la mort.

Naïs en mourra, au cours d'une hallucinante tempête où tous les éléments déchaînés obligent les taureaux à se grouper pour cette manœuvre que l'on appelle *vira la bano au gisclo*. Mais on peut penser que cette tempête était aussi hallucinante dans l'esprit de

Zia et que tous les éléments se trouvaient aussi déchaînés dans son pauvre cerveau avant l'apaisement final apporté par la mort.

C'est alors que, la tempête calmée et le trésor ayant eu sa victime en sacrifice, Henri pourra repartir guéri, guéri par ce même trésor d'Arlatan, comme si la mort de Zia l'avait exorcisé. Ce sont pourtant les mêmes images qui ont tué l'une et sauvé l'autre.

*Le Trésor d'Arlatan* est moins connu que les *Lettres de mon Moulin* et pourtant ce livre ne nous semble pas moins important que *l'Arlésienne* pour ses résonances freudiennes avant l'heure. Au sujet de Zia, Daudet écrit:

— C'était une fillette bizarre, malade, d'une imagination frénétique et comme envoûtée, une petite démoniaque que le Moyen Âge eût exorcisée, et que Naïs dans son ignorance effarait de scènes continuelles.

Daudet, lui, savait que cette apparence n'était pas juste et qu'il ne servait à rien de faire des scènes continuelles à la pauvre fille. Ce n'était qu'une fillette naïve, une adolescente qui souffrait des visions impures qu'elle avait. Elle n'en était pas plus responsable que ne l'était Naïs d'avoir perdu sa beauté. Ces phantasmes la hantaient. Ce n'est pas de son imagination qu'ils surgissaient, mais de son inconscient, d'autant plus refoulé que le curé l'empêchait de faire sa première communion, la montrant ainsi du doigt à tous comme un objet de scandale, que Naïs avait ses propres problèmes et ne cherchait pas à la comprendre. Au lieu de cela, elle la houspillait, elle en avait honte, elle était malade de voir que sa sœur serait toujours refusée à la table de communion.

Comment Zia, pauvre innocente et ignorante, aurait-elle pu se sauver toute seule, alors qu'Arlatan l'attirait vers son trésor pour alimenter ses visions, en même temps que ses remords et sa souffrance? Seul Henri Danjou aurait pu la comprendre et la sauver peut-être. Mais lui-même était trop préoccupé par ses propres phantasmes. Il n'était pas disponible.

Et sans doute fallait-il le sacrifice suprême de Zia pour que lui-même fut sauvé.

Il n'est pas jusqu'au nom d'Arlatan lui-même qui ne semble avoir été choisi par Daudet en raison de sa signification toute particulière. Nous trouvons en effet dans le *Trésor du Félibrige* (un Trésor bénéfique celui-là!) cette définition du mot Arlatan: surnom décerné à un gentilhomme d'Arles qui, selon la tradition, délivra d'un dragon le territoire de cette ville.

Et encore: Les Arlatan gentil-hommes d'Arles, prétendaient remonter à un chevalier qui avait délivré le territoire de cette ville d'un crocodile qui le ravageait.

L'Arlatan de Daudet semble descendre de la même famille, mais il aurait mis le dragon dans son trésor et c'est lui qui tua Zia. Le dragon ayant eu alors sa victime, Danjou put se sauver et guérir de sa folie.

M. Bornecque a souligné la profondeur de ce récit lorsqu'il fait remarquer, à propos de Daudet, les... problèmes du refoulement qu'il a découverts avant Freud et décrits dans le *Trésor d'Arlatan* et il ajoute:

— Comme il a du reste découvert avant Proust certaines lois de la mémoire organique dans *La Fédor* (23).

Un Américain, Murray Sachs, a souligné lui aussi l'importance de ce récit dans l'œuvre de Daudet. Répétant l'erreur de ses prédécesseurs, il écrit:

— L'inspiration immédiate de ce conte fut la mort de son cousin Timoléon Ambroy, pour qui Daudet avait une tendre et vieille affection. Le conte fut composé et dédié comme un hommage à son vieux Tim, qui, dans des circonstances vaguement parallèles à celles du héros du Trésor d'Arlatan, s'était montré serviable pour Daudet à un moment où celui-ci fuyait Paris et cherchait la solitude. Ici encore un événement réel sert de base à l'invention, sans rien ôter à l'imagination créatrice de Daudet.

Le Trésor d'Arlatan est un chef-d'œuvre d'évocation suggestive, où l'atmosphère inquiétante de la Camargue se joint à l'état d'âme tourmenté des personnages pour former un récit d'une beauté poignante. Les cinq chapitres du récit se déroulent comme les cinq actes d'une tragédie, menant inexorablement à la fin désespérée de Zia ou à la guérison ironique de Danjou (24).

M. Sachs conclut:

— Par sa prose nerveuse et sèche, sa structure dénuée de péripéties inutiles, sa conception poétique du mystère de la psychologie humaine, le Trésor d'Arlatan rappelle cet autre modèle de la sobriété classique dans le genre du conte, l'Arlésienne.

Le Trésor d'Arlatan mérite amplement de prendre place parmi les meilleurs contes d'Alphonse Daudet, voire même de tout le dix-neuvième siècle.

Roger Ferlet écrit à son tour (25) que ce récit prouve qu'il (Daudet) connaissait parfaitement le domaine des psychanalystes et pressentait l'étrange et parfois funeste action des ressorts les plus cachés de la vie.

Dans ce chef-d'œuvre de l'art d'exposer la tragique aventure humaine, Alphonse Daudet a mis en jeu toutes les ressources de son extrême délicatesse, réserve qui ajoute au *Trésor d'Arlatan* une profondeur exceptionnelle.

Il est curieux de noter que les deux récits de Daudet les plus sobres, les plus profonds et les plus freudiens (avant Freud) sont tous deux des contes provençaux, avec un fait réel au départ, mais approfondissant le fait dans les implications personnelles et subconscientes des personnages. Pour l'*Arlésienne*, il s'agit d'ailleurs plus de la pièce que du conte lui-même. Mais tous deux, avec une même origine provençale, un même décor provençal (et camarguais), semblent avoir été pensés en provençal tout en étant écrits en français.

Les quelques corrections de détails qui existent entre le texte du *Trésor d'Arlatan* paru dans le *Figaro* en décembre 1895, celui, rigoureusement le même, de la *Revue Hebdomadaire* d'avril 1896, et le livre paru en janvier 1897, ne changent pas le fond de l'histoire. Ce sont des corrections de style, assez minimes dans l'ensemble mais qui vont toutes dans le même sens de la sobriété et, quelquefois, vers une expression plus spécifiquement provençale comme, par exemple, s'aller mettre à la paille, expression bien provençale, remplaçant s'aller coucher. Mais en général le texte a peu varié.

Il était bon que l'on puisse lire un jour ce récit dans cette langue provençale que Daudet connaissait et maniait fort bien et qu'il a malheureusement trop peu écrite.

Pierrette Berengier en a fait une excellente traduction, que Daudet n'aurait certainement pas reniée et il faut remercier les Amis d'Alphonse Daudet dont le président, M. Roger Ferlet, a eu l'excellente initiative de donner à ce texte toute la saveur qu'il pouvait avoir en langue d'Oc.

**Mario-Terèso Jouveau**

## NOTES

- (1) *Vie d'Alphonse Daudet* (Gallimard, 1941), p. 266.
- (2) Cela resterait à prouver, car si Timoléon y a participé, il ne fut certes pas le seul.
- (3) *Vie d'A. Daudet*, op. cit., p. 267.
- (4) *Ibidem*, p. 267-268.
- (5) Vendredi 17 avril 1896.
- (6) *Lettres Familiales d'Alphonse Daudet* (Plon, 1944), p. 214-215.
- (7) *Ibidem*, p. 216.
- (8) *Alphonse Daudet* (Tallandier, 1947), p. 241.
- (9) *Ibidem*, p. 244.
- (10) Alphonse Daudet (Twayne Publishers - G.K. Hall and Co, 1976), P. 124.  
(Traduction M.-Th. J.)
- (11) *Ibidem*, p. 134.
- (12) Editions du Moulin, Paris (1947), p. 9.
- (13) *Ultima in Notes sur la Vie* (Œuvres complètes illustrées, 1930), p. 99.
- (14) J.-H. Bornecque: *Un document inédit in Nouvelles Littéraires* du 20 juillet 1967.
- (15) Edito-Service, Genève, p. XIII.
- (16) *Lettres Familiales*, op. cit., p. 18. Manuscrit original au Mas-Musée de La Vignasse.
- (17) 18 septembre 1891.
- (18) Léon Daudet: *Mes Idées Esthétiques* (Fayard, Paris, 1939), p. 116-117.
- (19) *Alphonse Daudet (1840-1897). Sa vie et son œuvre. Mémoires et récits* (Impr. Louis Jean, Gap, 1940), p. 693.
- (20) L'*Aiòli* n° 219 du 27 janvier 1897. (Traduction M.-Th. J.)
- (21) N° de février 1897, p. 9 à 13.
- (22) *Armana Marsihés pèr 1898*. (Traduction M.-Th. J.)
- (23) *Dictionnaire des Lettres Françaises* (Arthème Fayard, Paris, MCMLXXII).
- (24) *Les deux derniers contes d'Alphonse Daudet in Etudes Littéraires*, décembre 1971, p. 314.
- (25) Roger Ferlet: *Introduction générale*, op. cit., p. XIII-XIV.

^ ^ ^ ^ ^ ^ ^ ^ ^ ^ ^ ^ ^ ^ ^ ^ ^ ^

VÉRITABLE  
ÉLIXIR TONIQUE ANTI-GLAIREUX

DU DOCTEUR GUILLIÉ

Préparé par PAUL GAGE

Pharmacien à Paris, 9, rue de Grenelle -Saint-Germain

SEUL PROPRIÉTAIRE DE CET ÉLIXIR

Personne n'ignore aujourd'hui combien sont nombreuses les maladies occasionnées par les glaires: l'**Elixir de Guillié** est reconnu, depuis soixante ans, comme le plus efficace pour guérir ces maladies. Comme purgatif, loin de débilitier, il est tonique en même temps que rafraîchissant; il donne de la force aux divers organes, et n'exige aucune diète.

Il est surtout utile à la classe ouvrière, à laquelle il épargne des frais considérables de maladies et de temps perdu, car, avec l'**Elixir de Guillié**, les guérisons sont promptes.

Une expérience de plus de *soixante années* a démontré jusqu'à l'évidence que l'**Elixir de Guillié**, préparé par PAUL GAGE, était d'une efficacité incontestable contre les *fièvres des pays marécageux, dissenteries* endémiques ou épidémiques, la pneumonie, les rhumes, les fluxions de poitrine, les affections goutteuses et rhumatismales, les catarrhes de la vessie, les gastralgies, l'hydropisie, les affections de la peau, les hémorroïdes, etc., etc.

Une brochure explicative, qui est un véritable traité de médecine usuelle et domestique, est délivrée gratis avec chaque bouteille d'élixir. — Cette brochure est adressée *franco* à ceux qui en font la demande à M. PAUL GAGE.

L'**Elixir de Guillié** se trouve dans toutes les bonnes pharmacies de France et de l'étranger, et au Dépôt général, à Paris, rue de Grenelle Saint-Germain, n° 9.

Prix: *la bouteille*, 6 fr.; — *la demi-bouteille*, 3 fr. 50.

M. Paul Gage, répondant aux désirs qui lui ont été souvent manifestés, a préparé avec succès et peut offrir au public des PILULES D'EXTRAIT D'ÉLIXIR ANTIGLAIREUX du docteur Guillié, qui contiennent, sous un petit volume, toutes les propriétés toni- purgatives de cet Élixir.

Le prix des pilules est de 3 fr. 50 le flacon. (Il n'y a qu'une seule grandeur).

N. B. Il se trouve dans le commerce bon nombre d'Élixirs vendus sous la dénomination d'*antiglaireux*, qui ne sont qu'une imitation grossière du véritable, préparé par Paul Gage, et qui sont toujours plus nuisibles qu'utiles. Il est donc important de se défier de la contrefaçon.

# LOU TRESOR D'ARLATAN

## EN CAMARGO

*Coumo fai bon quand lou mistrau  
Pico la porto emé si bano  
Estre soulet dins la cabano  
Tout soulet coumo un mas de Crau,*

*E vèire pèr un pichot trau  
Alin bèn liuen, dins lis engano  
Lusi la palun de Girau;*

*E rèn ausi que lou mistrau  
Picant la porto emé si bano,  
Enterin pièi quàuqui campano  
Di rosso de la Tour-dou-Brau.*

## I

**Segne Enri Danjou,**

**Paris.**

En reçaupènt vosto letro, moun brave enfant, lou vièi Tim n'en beluguejavo de la gau coume un fiò de Sant-Jan. O, se voste dire es verai, se devès de bon n'en fini 'mé Madaleno Ogé, zóu! vosto malo e venès lèu; ai ço que vous fau. Noun pas eici dins li pin de Mountmajour. Pèr l'esperimen que fasès lou sauvage de l'endré sarié pas proun; m'arribo de revisto, de journau que ié troubarias lou noum de vosto *diva* e si grand fa depinta pèr lou menut, sèns coumta qu'es folo dóu Miejour e sarié bèn d'elo, en vous devinant à Mountmajour que venguèsse jouga *Madame Camargo* vo *La Perichole* au tiatre d'Arle, coume i'a dès an d'acò. De Mountmajour quouro lou cèu clarejo, ausissèn lou canta di chato d'Arle. La voues de Madaleno vous arribarié enca mai segur, moun paure Francihot, tant-lèu sarias mai engabia. Es pèr acò que vous doune uno sousto dins un cantoun bèn mai retina e liuen de tout, que li journau i'arribon pas, ounte i'a ges de veirino emé li retra di poulidis atriço e que pèr i'ana lou miés es de faire coume eiço:

Arriba à-n-Arle emé lou trin de Paris, lou trin de niue, tirarés vers lou ribeirés dóu Rose, sarés la soulo amo vivo d'aquelo ouro matiniero. Lou vapour que fai lou servici de Camargo caufó au pèd dis escalie. Sièis ouro picon, vous embarcas. Emé lou tira dóu

Rose, l'eliço e lou mistrau que se ié meton tóuti tres, li dos ribo se debanon en courrènt. A man gaucho la Crau, uno plano secarouso, empeirado, en vis à vis la Camargo qu'esperlongo, sus tres pouncho, lou vaste de si meïssoun, de soun erbo raso e de sa palunaio.

De tèms en tèms, à babord vo à tribord, vers empèri o vers reiaume, pèr parla coume li marinié dóu Rose, lou batèu se tanco en quauque pountoun e desbarco de pres-fachié carga d'óutis, de journadiero lou panié au bras, souto si lònqui manto bruno. A la quatrenco vo cinquenco estacioun en ribo de Camargo, quouro ausirés crida lou mas de Giraud, davalarés.

Davans lou vièi mas prouvençau di marqués de Barbentano, emé soun grand bancou e soun envans de cano seco, la carriolo de Charloun vous esperara. Es-ti pas que vous n'en rapelas de Charloun, l'einat de Mitifiò, noste vièi gardo de Mount-majour que vous a mes i man vosto proumiero carabino?

Vuei Mitifiò, tout nousa qu'es coume soun mèstre, pòu plus rintra dins sis estivau sènso de mino que vous fan pòu. Vai ansin qu'es à soun fiéu qu'ai fisa la gardo d'aquéli palun, paradis de la sauvagino que vous n'ai souvènti fes parla. Charloun que saupra vosto vengudo aura de vous coundurre à la Cabano, noste rendès-vous de casso, e de vous istala. Rèsto à dous vo tres cènt metre d'aquí e de jour coume de niue sara à vòstis ordre; prouvesira vosto taulo en cassun e en pèis que la bello Naïs adoubara coume es de modo en Camargo.

Aquelo Naïs, que lou Charloun n'a fa sa mouié, l'avès agudo facho dansa à voste darrié viage à Mountmajour i'a cinq o sièis an: es la fiho d'un de nòsti meinagié en terro cravenco, e me souvène de voste estrambord, un dimenche de ferrado, de curso de biòu, en la vesènt qu'arribavo à chivau dins lou round, lou ferre au poung, si bèu péu rous toursegu souto sa pichoto couifo d'Arle. De tout-segur que vous agradara de la tourna vèire. Leva d'aquéu bèu parèu, ges de vesin, pas uno amo; i'a bèn un gardian de rosso que rèsto vers lou Vacarés, mai lou Vacarés es à-n-uno bono lego de la Cabano e d'aiours encò d'aquest gardian pas mai que proche Naïs e Charloun ausirés pas Jamai lou noum de Madaleno, degun vous parlara d'elo, rèn que vous rapelara soun image.

Meme iéu noun m'aurés que se me fasès signe; fau que l'esperimen siegue mena fin qu'au bout.

De vous à iéu, moun brave pichot, me fise qu'à mita dins ço que podon pourgi souleso e óublit. Es-ti pas dins lou desert que Jèsu fuguè lou mai fort tenta e taravela. Adounc fasès lou plen, meme eila, de voulé e de ferme; e se vesès arriba la malamagno fasès coume li biòu de Camargo, li jour d'ouragan. Se sarron lis un dis autre, tóuti tèsto plegado e virado d'ounte vèn la biso. Nòsti pastre prouvençau dison de la manobro: vira la bano au giscle, au pouverèu. Vous la recoumande aquelo manobro.

**T. de Logeret.**

*Avis:* Mancan de tout à la Cabano. Un cournet de pèbre, pèr lou trouba es tant eisa coume pèr Robinson de jougne soun navire. Adusès de candèlo, de sucre, de tè, de café, de counservo; e me perdounarés aquéli pichot rèn d'ome de la vilo dins un tau moumen que lou sentimen es tout.

## II

Davans la porto dóu mas de Giraud, l'ome èro aqui qu'esperavo emé sa carriolo. Danjou aguè de mau pèr counèisse lou fiéu de Mitifiò souto aquelo caro en lamo de coutèu, cavado e avieiastrido.

— Siés esta malaut, Charloun? ié venguè dóu tèms que caminavon coutrìo darrié la carriolo cargado e fasièn avans dins lou bas païs.

— Malaut, iéu?... Jamai de la vido, Moussu Enri. Soulamen, cade an, au gros de l'estiéu, tóutis aquésti clar, tóutis aquésti roubino que vesès boumbihant e lusissènt coume d'argènt viéu tout acò se fai pourridié, e rèn que pèr tira un alebran, sias segur d'aganta fèbre. Es acò que vous rousigo la pèu!

Eici, guinchè vers lou Francihot tout lisquet emé sa barbo de rèitre, de soun iue pichot e jaune de tracaire fa is espèro.

— Mai, e vous, Moussu Enri, me sèmblo que vòsti gauto se soun avalido... Pamens avès pas nòsti fèbre de palun à Paris.

— Coumprene que n'avèn e de bèn marrido; vène en Camargo pèr assaja de me n'en gari.

Danjou avié parla serious. Lou païsan ié respoundeguè parié:

— Es vrai que d'aquesto sesoun, i'a rèn de plus sant que noste païs.

Passado li terro dóu mas de Giraud, se capitavon en pleno Camargo sauvajo. Tout istavo plat e dre à l'infini, de clar e de canau beluguejavon dins lou blound dis engano. Ges d'aubre que mountèsson, soulet d'amanèu de tamarisso e de sagno qu'aurias di d'iscloun sus uno mar d'òli. D'aqui d'eila de pargue emé si cubert quàsi ras de sòu; d'avé escaraia, coucha dins l'erbo salancouso, vo caminant amoulouna à l'entour de la grando limousino de soun pastre.

Lou païs troubavo vido dins la clarour d'uno bello journado d'ivèr miejournau, dins lou mistrau que rounflavo bacelant e esclapant un bèu soulèu rouge, fasènt courre de lònquis ombro sus un cèu blu de Diéu.

— E ta mouié, la bello Naïs? m'en dises rèn Charloun?...

Souto soun capèu de féutre passi toursegu pèr milo tempouro, lou gardo armè sis gròssis usso:

— N'en vaqui uno que li fèbre l'an tremudado. Tant vau dire que lis a tout l'an... E coume aro, que pamens sian en plen ivèr, aièr de-matin lou ranfort la prenguè mai e vaqui dous jour qu'a de-longo lou trampelun cla... cla... Ah! la bello Naïs, qu'avès facho dansa touto uno serado à la vogo de Mountmajour, aquelo que s'encresié tant de viróuta à voste bras e d'ausi dire à la roundo: ve, coume soun galant... à-n-aquelo ma pauro mouié ié sèmblo plus gaire e es pas iéu que lou regretarai. L'ame miés pas tant bello e pèr iéu tout soulet.

Lou diguè 'mé tant de verita e d'iro dins la voues que lou Francihot n'en restè nè.

— Siés dounc jalous, Charloun? e coume nous es necite, lis ome de tout tourna vers nòsti peno à nautre:

— Coume aurié vira, alors, se ta femo fuguèsse estado uno atriço, uno cantairis, qu'a de se desvesti cade sèr davans lou mounde, faire vèire si bras, sis espalo?...

Li prunello dóu gardo jitèron d'uiaiu:

— Es pas de mestié pèr nòsti femo, acò, Moussu Enri; tambèn vous n'en pode rèn dire. Soulamen me rappelle d'un sèr, qu'en Arle, siéu rintra dins un cafè-cantant ounte



i'avié uno d'aquéli dono dóu tiatre, qu'avié un pau d'acò de Naïs. Un cop agué canta faguè la quisto, e de la vèire passa tout contro ma grosso vesto, emé tout lou rebat dóu lume sus sa pèu, me figurèrè qu'acò poudié èstre ma femo e au cop l'envejo me prenguè de ploura, de brama, quaucarèn qu'ai ges de mot pèr lou dire...

Ai degu sourti, me crèse que l'auriéu estranglado.

Un tèms mutèron plus.

Danjou que se rememouravo, lou bèu manco de tengudo de quàuqui femo de tiatre, se repassavo la lojo de Madaleno, i *Delassements*, l'artisto que se desfasié à l'entrate davans lou plus pichot dis escrivassié que ié disié Moun autour, enterin que l'amaire se cremavo, óubliga qu'ero de faire bouqueto, de passa lis espinglo à l'adoubarello, de si man pleno de ràbi que de la jalousié ié prusissié de faire qu'un chaple.

La cabano èro aqui, urousamen; e l'istalacioun, lou dina simple davans lou clar d'un fiò de souco e de to de tamarisso foro-jitavon bèn liuen tóutis aquéli desounour.

Mentre que Charloun, lounagno coume soun tóuti à la campagno, venié d'esbrena soun catcha emé la pouncho dóu coutèu, Enri Danjou passè à l'ispeicioun d'aquest drole de cabanoun de casso, retipe d'oustau camarguen que devié i'èstre un sanatorium. Lou soulet mèmbe, large e aut, sènso ges de fenèstro, em' un cubert e de paret de sagno sèco e jaunasso, dounavo sus la plano inmènso pèr uno vitrado que de-sèr barravon de grandi tampo. De fusiéu, de carnié, de boto de palun curbissien li muraio reboucado e blanchido.

Sus l'auto chaminèio rustico, ounte s'acroucavo lou calèu, lou pichot lume de couire de formo antico, quàuqui voulume desparia de la biblioutèco neo-prouvençalo rebalavon demié de vièii pipo e de paquetoun de ferigoulo dessecado, *Mirèio e Lis Isclo d'Or* de Mistral, *La Mióugrano entre-duberto* d'Aubanel, *La Farandoulo* d'Ansèume Mathieu, *Li Margarideto* de Roumanille. En plen mitan dóu mèmbe, un mast, un mast vertadié, ficha dins lou sòu, s'aubouravo fin qu'au cubert pounchu que se i'apielavo; e dins lou founs i'avié, bèn arrenquiera contro la paret, dous grand lié bressolo qu'aparavo un ridèu d'indiano bluio.

En fàci de la Cabano se destriavo l'oustau dóu gardo, en darrié d'un amanèu de sagnas. Un pau de fum, just à-n-aquéu moumen s'aubouravo dóu cubert:

— Es Naïs que se fai uno aigo boullido pecaire! souspirè Charloun, la bouco pleno, dins un esmòu egouiste e simplas.

Danjou demandè:

— Mai d'abord qu'es malauto quau es que nous avié adouba aquesto poulido tauilo?

— La pichoto pardiéune!... aquelo que vous servira lou soupa de-sèr.

— Queto pichoto?

— Zia, la sorre de Naïs, qu'es vengudo passa quàuqui jour emé nautre. Acò's viéu, acò's avenènt, adeja que vous a un biais de meinagiero. Dóumage que vai s'entourna vers si grand, pèr faire soun bon jour, sa proumiero coumunioun coume disès amount.

En vesènt que, l'inventàri de l'oustau fa, lou Francihot èro à man de sourti, éu s'aubourè tout d'uno, lest à lou segui coume i'avié di soun mèstre. Mai Danjou vouguè pas d'acò.

— Merci, merci, Charloun... Vai pulèu remisa toun chivau, fai uno ouro qu'es eila, à brouta l'erbo de davans la porto, acò ié dèu veni en òdi... Iéu m'envau. Rintrarai que de-sèr.

A perdo de visto, à l'entour de la Cabano, s'estalouiravo uno bauco raso e fino, margaiado d'aquéli floureto ivernenco, qu'es rèn qu'en Camargo que li vesès, memamen quàuquis uno coume li saladello fan sa mudo de coulour à chasco sesoun.

Avié marcha uno ouro de tèms, lou Parisen, sus lou velout d'aquelo tepo moufo, que de liuen en liuen de ràris aubrihoun ié gardavon la marco dóu mistrau e n'en restavon toursegu, plega vers l'adré, que lis aurias di en trin de fugi, de fugi... Vai bèn, noste ome se capitè pièi davans lou Vacarés valènt à dire uno aigo de dos lego sèns ges de barco, sèns ges de velo, dos lego d'erso esbléugissènto e d'un dous cascaiadis qu'atiro de chourmo de fôuco, de galejoun, de becaru dis alo roso, quàuqui cop meme d'ibis, de vertadiés ibis d'Egito bèn au siéu souto aquéu soulèu de Diéu, dins aquéu païsage tout mut. Lou mai, que ié pourgissié aquelo souleso èro de se senti apasima e quàsi sauve e n'èro ansin pèr lou proumié cop despièi qu'avié quita Paris.

Ah! queto joio d'oublida, de plus pensa, de plus pensa à tout lou mens à-n-aquelo femo, de plus se dire: Cinq ouro picon, la repeticioun s'acabo. Revendra tout dre dóu tiatre vo fara 'no pauso au *Suède* emé sis arlèri dóu diable? Que se sentié assousta, apara pèr l'immense d'aquélis ourizoun blu e d'aquéu grand cèu dubert!

A flour e mesuro que lou soulèu davalavo plan plan sus l'aigo lou vènt moulavo. S'ausié que lou saliva dis erso e la voues d'un gardian de rosso que rampelavo sa manado expandido de-long dóu clar:

— Lucifèr!... L'Estello!... L'Esterèu!...

Au rampèu de soun noum, cado bèstio s'acampavo lèu-lèu, creniero au vènt, e venié manja la civado dins la man dóu gardian que davala de soun chivau, sa vèsto de fustani sus l'espalo, emé si grands estivau que ié mountavon plus aut que lou geinouï, cougna contro la lourdo sello legissié un librihoun de la cuberto roso. Ero tant bèu, à soulèu-tremount, tóutis aquésti creniero enaurado e lou biais distra d'aquest gardian que pourgissié la civado tirado d'uno biasso de cuer sèns se destourba de sa leituro! Danjou se sarrè, curious, de l'ome e de soun libre.

— Ço que legissès aqui, m'a l'èr d'èstre bèn interessant?

Aubourè, l'ome, uno tèsto d'Assirian dóu carage grand e regulié, adournado d'uno longo barbo grisejanto; sa pèu coulour de l'evòri fin èro touto enmaiado de rego pichouno. Escampè, pièi, satisfa, d'uno voues rauco, blesejanto, entre si dènt blanco que lusissien coume d'amelo:

— Forço interessant, vouei, moun brave ami... Se ié dis... esperas un pau que regarde... se ié dis... *l'Anti-glaireux*.

Vaqui ço que legissié, dins un païsage grandaras coume aquéu emé l'esté d'un eros; uno d'aquéli nouço que se trobon entourtouiado i fiolo de poutingo... *l'Anti-glaireux!*... E d'apoundre pèr embarluga en plen lou moussu de Paris:

— N'ai uno prouvesioun d'aquésti pichòti broucaduro... Lis ai croumpado à la vèndo d'un abouticàri de Tourre Sant-Louvis. Tout acò es de moun tresor... lou tresor d'Arlatan, que tóuti lou counèisson pèr Camargo... Se me venès vèire un jour vous lou moustrarai. Ma cabano es aquito, dins lou clot... Bono sero, moun brave drole.

— Bono sèro, Mèste Arlatan.

Lou retour, dins lou calabrun fuguè di requist. Danjou que se despachavo vers la cabano ausiguè encaro un tèms la voues de *l'Anti-glaireux* que recampavo si rosso pèr la niue, pièi venguè un trepeja d'espetacle, parié coume de plueio.

De fedo pèr cènt e pèr milo, rampelado pèr li pastre, secutado pèr li chin, s'abrivavon vers li cast. Eu se sentié coume agarri, frusta, aganta dins aquéu revoulun de lano crespado, de belamen, uno erso vertadiero que pourtavo, aurias di, e li pastre e soun oundro. Un moumen après passè un long vòu de canard qu'en fasènt li tres pouncho voulè bèn ras, sus un cèu ensourni, coume s'anavon prene terro. Tout à-n-un cop lou capoulié testeje, remountè em' un crid sauvage e touto la chourmo à la seguido.

Es que la porto de la Cabano fin qu'aro invisiblo venié just de se durbi en destacant sus la plano, soun carrat que flamejavo; entanterin uno longo siloueto d'Arlatenco apareiguè, manto bruno e bounetoun, se gandiguè vers l'oustau di Charloun e turteje dins la sournuro lou Francihot que se creiguè de counèisse soun anciano dansairis de Mountmajour:

— Bono sero, Naïs...

Soulet, un ris estoufa respoudeguè pèr la jouino femo, tant lèu esvalido coume pèr quauque cop de mascarié dins lou sourne de l'encountrado. Dedins, taulo èro messo pèr qu'uno persouno, lou calèu e lou fiò èron atuba; e dóu tèms qu'uno soupo d'anguielo, redoulènto, tubavo sus la touaio, entre un flasco de trempo rouseto e uno, courouno de pan blanc, dous o tres platet, que mitounavon davans lou cèndre caud proche de sieto jauno de rechange, tout acò avié l'èr de vous dire à la bono apoustoulico:

— Vaqui lou soupa, servès-vous.

Dins la negro niue de l'encountrado, aquelo taulo messo, aquelo cabano mounte brihavo lou lume acò fasié gau de tant èstre misterious emai inespera. Manjè encaro miés que lou matin. Avié un libre de Mistral pausa proche, sus la taulo, mai lou legissié pas gaire, pivela qu'èro pèr lou silenci immense de l'oundro à l'entour e li brut que la travessavon pèr cop. Quouro un vòu de gruio que filavo en dessus de la Cabano emé lou froustha de si plumo dins lou viéu de l'aire, lou cracina de sis alo despountentado gounflo coume de velo, quouro uno rampelado tristasso que passavo dins lou founs dóu cèu, coume la rounflado d'uno conco de mar. Avènt durbi la porto, se demandavo de qu'èro aquéu crida estrange, quouro lou casso apareiguè darrié li round de lume sautarelejant d'uno gardo grosso lanterno.

— Acò, Moussu Enri, es lou bitor coume ié disèn.... pesco em' un grand bè que rounflo coume acò au founs de l'aigo... rrrroou... Es un bèu cop de fusiéu, e fricouta pèr Naïs à l'adobo, vous sènt pas gaire la palun.

— Ta mouié es uno mestresso cousiniero, Charloun; mai coume vai que counèigue plus si vièis ami?

— Mai, moussu, es pas Naïs qu'avès encapa es Zia qu'es grandeto coume sa sorre emai aguèsse pas gaire plus de quinge an.

— Quinge an, Zia? È a panca fa sa proumiero coumunioun?

Charloun respoudeguè pas. Uno aurado de mar que s'èro amoundado soude, venié d'amoussa sa lanterno. Rintrèron dins la Cabano e, plega vers lou fiò tubavon si pipo sènso muta, quouro lou garde reprenguè d'uno voues tristasso:

— Ah! de ço que viro dins la tèsto à-n-aquéli chatouno... aquelo d'eici fai tres cop qu'au moumen de faire soun bon jour moussu lou curat la remando à-n-un autre an...

Pamens a tout lou saupre que fau. Sa dóutrino vous la debano sus lou bout dóu det. Em' acò 'no bravo pichoto de tout biais... Pamens i'a quaucarèn que viro pas round, d'abord que noste capelan, qu'es lou meïour dis ome... Naïs e iéu, sabèn plus que pensa.

S'aubourè pèr jita 'no souco dins lou fiò que beissavo, e tout d'uno davans li flamo roso de la regalido, sis idèio s'apasimèron. De tout segur qu'anavo n'en fini d'aquesto istòri peniblo. Aprouchavo lou tèms de la coumunioun, e la pichoto, de pas agué boulega de la Cabano desempièi la malautié de Naïs acò i'avié servi de retrèto. Amount, à Mountmajour èron trop proche de la vilo e de si tentacioun emé li magasin di bèu mirau e di bèlli dauraduro, la desplego di dentello, di beloio e di riban de velout, tout acò que lou diable fai siéu pèr engana li chatouno, alor qu'en Camargo...

— Oh! en Camargo, es bèn simple, coupè Danjou en risènt...

Coume tentacioun d'infèr e mirau pèr alauseto vèse pas que lou tresor de... coume ié dison?... lou tresor d'Arlatan.

— Couneissès Arlatan? demandè Charloun espanta; e davans lou manco de respèt dóu Francihot pèr uno di glòri dóu país, se creiguè bon de ié counta la vido e li triounfle dóu gardian, d'abord coume toucaire de biòu, cap d'uno manado que fasié flòri dins tóuti voto de Prouvènço, fin qu'is areno d'Arle, e de Nime... Toumba malaut dóu lassige e dóu trop faire Arlatan prenguè mestié gardorosso qu'es pas tant dur e pas tant dangeïrous, e coume se sougnavo li douleur emé d'erbo e de poumado siéuno, èro devengu quaucarèn de Trencotaio à Faraman, un grand mege-garissèire lou mai pèr li fèbre e li raumatisme. Es-ti que se l'ameritavo bèn? Charloun avié pas proun de leituro pèr lou dire...

— Fin finalo ço que vous pode afourti diguè l'ome de Naïs qu'atubavo mai soun falot pèr s'entourna es qu'is alebran de l'an passa m'agantèr li fèbre sus Chastrouso e que me gariguè en m'avènt trata dous cop e dóumaci un toupin de baume verd.

— Alor, perqué ié mandes pas ta mouié?

— Naïs n'en vòu pèr rèn au mounde, ié vèn en ódi aquel ome, coume uno alabreno vo 'no rato penado. Pamens a rèn de desagradiéu... meme que jouine, fuguè un bèu drole... Me remembre, quouro anave, tout pichot, vèire en ribo de mar lis ome que luchavon à fourça li perdigau à la curso demié aquéli dès grand gaiard, tout nus, tout negre, tout cengla d'uno courrejo de cuer, es éu que li femo relucavon... E quouro apareissié dins li ferrado n'i'avié que pèr lou bèu brun coume disien... meme de damoto de la vilo que ié courrien à l'après...

Naïs pas proun que lou vòu pas ana vèire; quouro s'acampo au nostre, elo s'escound e à Zia i'a enebi d'ana vers la cabano... Em' acò Moussu Enri me crèse que se fau ana empaia. Vaqui la broufounié que vèn de la mar, dins qu'uno ouro ausirés brama la vaco de Faraman.

— De qu'es aquelo vaco d'aquí, Charloun?

— Es la mar, Moussu Enri. Quouro lou vènt nous boufo en vis à vis, dins li sablo de Faraman, jito un tau brama que dins noste país de manado avèn agu lèu fa de ié metre aquel escais-noum.

D'efèt, de touto la niue la vaco calè pas. Li sagno cridavon, la cabano cracinavo d'en pertout. La mar èro liuencho mai lou vènt que la fasié procho, n'adusié lou brut en lou creissènt, e Danjou qu'arribavo pas à plega l'iue se sarié pouscu crèire dins la cabano d'un batèu. Madaleno, ai-las, se ié troubavo peréu. Fin qu'à l'aubo, lis iue dubert dins l'oumbro, visquè à cha ouro l'orre debana de quouro se quitèron; aquesto Ogé encaro sus la sceno, éu alounga dins la lojo, qu'esperavo sa mestresso, davans uno grando glaço que ié vesié subran l'Armand, lou bèu baritoun, vesin de courredou de la cantairis, qu'intravo à mita-nus, tout rajant de *cold-cream*, e que courrié à la manouflo de lùri

que pendoulavo à la paret pèr ié prene la letro que cade sèr l'i'esperavo. Moun Armand escari, me cresiéu qu'èu anavo soupa encò de si gènt...

Aquelo letro qu'avié derraba à de det pegous e cubert de bago, Danjou la sabié de cor e, crudèu, se la repassavo aro, en se virant e revirant sus sa bresso de gardian. Après qu'avié agu proun courage pèr s'enana sènso la revèire, sènso ié leissa un mot, se demandavo aro, tout espaventa, s'aquelo fiho l'anavo pas treva, ansin, tóuti li niue, emé soun poulit sourire, gras e voluptuous, que se clinavo vers lou lié, e aquelo voues espressivo e doulourouso que varaiejavo à l'entour de l'oustau: l'ausissié que gingoulavo souto la porto esbrandado e bramavo pèr demanda gràci, eila, dins li sablo de Faraman.

### III

Lou grand boufe sala de la mar e la lus esbléugissènto dóu deforo lou derrabèron tout à-n-un cop d'uno d'aquéli som terriblo, d'uno d'aquéli founso que vous engoulisson sus lou matin di niue de revihun. Oh! qunte biais divin de se reviha, coume ço que vesié semblavo gaire la lojo de Madaleno, e li coulisso di *Delassements!*... Drecho à quàuqui pas, dins lou carrat de la porto duberto, uno chato touto jouineto, longo e sauro souto uno largo plecho de mousselino e aquelo auto couifo d'Arle, aquelo pouncho que vous fai la tèsto fino e pichoto, clinavo un proufiéu de camaiéu, pas encaro bèn marca, sus un libre que tenié di dos man e que legissié, gloutouno, en boulegant li bouco coume li pichot.

Mai que siegue pas l'*Anti-glaireux!* se sounjè lou Francihot, que se rememouravo soun enganamen de la vèio; mai de soun lié, pèr la courtino bluio badanto poudié vèire lou titre dóu voulume *La Mióugrano entre-duberto* d'Aubanel, aquéu libre inmourtau de passioun e de desesperanço, aquéu cant de tourtouro escoutelado, que bressè la jouinesso dóu vièi Tim. E à dicho qu'uno estrofo, qu'un crid travessavo sa memòri...

*Mirau, mirau, fai-me la vèire,  
Tu que l'as visto tant souvènt...  
De-que vos, moun cor, de-qu'as fam?  
Oh! de qu'as que toujours cries coume un enfant?*

Cade cop se cresié de vèire tremoula li maneto bruno de Zia (qu'acò 'ro Zia, de tout-segur) e sus si gauto touto palinuso, courre uno pichoto flamo rouseto. Drole de legi pamens, à la vèio d'uno proumièro coumunioun! Eto, l'estrofo d'Aubanel es pudico mai vous cremo...

*Ah! se moun cor avié d'alo,  
Sus toun còu, sus toun espalo,  
Voularié tout en coumbour...*

E, dins lou meme tèms que li rimo dóu pouèto, Danjou se rapelavo de soun charradis de la vèio emé Charloun, di trànsi que lou retard crudèu d'aquéu bon jour ié boutavo au cor, au gardo e à sa mouié. Pauro pichoto Zia, es-ti qu'aqueste cop encaro?...

Coume s'avié pensa à z-auto voues, la chatouno aubourè sa poulido tèsto falèto, espinchè, deforo, dedins, pièi soun libre pausa dins un cantoun de la chaminèio ounte fasié uno manco, tirè lèu-lèu la porto e s'avaliguè gracioso coume uno cabreto enferounado que destourbas de soun béure dins li bos.

Aquesto vesion requisto lou trevè touto la matinado, sènsò que sourtiguèsse qu'esperavo sèmpre de la vèire s'entourna e faguè que legi fin qu'à miejour de vers d'amour de *Mirèio* e de *La Mióugrano*, davans un gros bouquet de planto d'aigo, tréule, genciano, auriolo, que Zia avié fa au mitan de la taulo dins un douire de grès verd.

A l'ouro dóu dina coume rèn boulegavo vers li Charloun, à despart d'un flouquet de fum jaune enaura dins lou soulèu, Enri Danjou se recampè encò dóu gardo, que soun mas s'assoustavo darrié un amanèu de rousèu sarra brusissènt coume de bananié. Emé si muraio reboucado flame-nòu, sa téulisso roujo, l'arc-vòut de sa triho au dessus de sa porto, aquéu mas au bord d'un grand clar d'aigo vivo, plen à vueja, se capitavo un cantoun esbléugissènt d'uno lus blanco e dansarello. A l'ausi d'un pas estrangié, de japa rabènt esbrandèron la porto basso de la chiniero, mentre qu'uno femo d'à-geinouïoun ras dóu clar, estroupado, qu'espessavo uno grosso anguielo au mitan d'uno laco de sang rouge, cridavo au chin, d'uno voues lindo e jouïno:

— Chuto! Miraclo, taiso-te... sènsò leva ni vira la tèsto. Danjou se creseguè de recounèisse sa vesion dóu matin, aquéu flo de péu rous escapa de la poucheto, lou blanc dóu còu, dóu bras tant fréule.

— Alors, vous an leïssa souleto emé Miraclo, pichoto Zia? demandè en venènt sus la ribo dóu clar.

— Es pas Zia, moussu Enri... ma sorre a parti à-de-matin.

— Tè Naïs?... sias miés alor?

— Un pau miés, merci...

Parlavo un prouvençau escrèt, em' aquéu calignage dins la voues, aquéu biais gracios e manierous que ié dounon li chato d'Arle, e fasié lou semblant de garda lou front clin, touto à soun travai. Tre la primo aubo, i'avien fa assaupre que l'ome d'affaire dóu mas de Giraud devié ana à-n-Arle emé lou batèu; e coume falié remanda la pichoto au païs pèr soun bon jour, Charloun l'avié lèu menado vers moussu Anduze, un bèn brave ome e que se ié couneissié pèr abali lis abiho, just ço que falié pèr uno enfant tant jouïno.

— Ah! moussu Enri... souspirè la païsano, lou cor gounfle, qu'acò i'aourié fa de bèn de tout debana, mai que s'óupilavo sèmpre à pas regarda soun ancian dansaire. Un cop de fusiéu petè liuen, liuen, coume au ras dóu sòu. Naïs poussè un crid de joïo:

— Veici Charloun... se recampo dóu canau pèr tira quauque galejoun en camin... Vau trempa la soupo...

Soun plechoun sus lis iue, se levè dins qu'un vanc e en filant coume un uiau davans lou Francihot, pourtè dins la cousino soun panié plen de pèis. Lou gardo pounchejavo just, de dre sus soun negochin, aquéu batelet estré que menavo em'uno longo partego passè de la roubino dins lou clar, e se venguè recata en fàci l'oustau.

— Perdoun, escuso, moussu Enri... La femo vous a di parai?... Charloun estacavo soun batèu à-n-un pau, desbalavo sa casso e sa pesco, un bechet e dos charloutino, netejavo lou quèi dóu sang de l'anguielo e de sa despueio, tout en largant vers Naïs de novo de la pichoto, qu'avié bèn parti emé moussu Anduze, sus la *Vilo de Lioun*, dóu capitani Bonnardel. En s'entournant èro esta retarda pèr dous gardian de la manado Eyssette qu'avié encapa, qu'anavon, qu'àsì avali, se faire sougna li fèbre encò d'Arlatan.

— Quouro ai passa 'mé moun barquet lou ranfort venié de li prene tóuti dous au cop. Si chivau aplança sus li ribo dóu canau, dre sus si sello, tremoulavon au toco-toco, s'agripavon cadun à soun long ferre ficha en terro; e trantaiavon la fèbre tant fort, clac-la, que meme si bèsti n'èron tóuti estrementido. Bonur qu'aviéu moun flasco plen de roum que lis ajudè se metre en camin... Lou tresor d'Arlatan se cargara dóu rèsto.

Naïs renè au founs de la cósino:

— Arlatan, charlatan. Hòu! d'aquéu marco-mau...

— Mai, d'abord que li garis tóuti, respoudeguè Charloun sus l'èr d'uno vièio garrouio de meinage, e en prenènt Danjou pèr temouin:

— Veguen, moussu Enri, farié pas miés de se leissa gari liogo d'escampa tant de marridi resoun...

— Taiso-te Charloun. Te l'ai di cènt cop, ame miés de souffri, ame miés de mourir que d'ana vers aquéu malandrin vo de lou leissa intra dins l'oustau... Sis iue me porton esfrai, me pivèlon coume d'iue de serp. Aro proun barja, moun ome, e vai lèu adurre la biasso de moussu Enri.

— Mai d'abord que siéu aqui, Naïs, dinarai emé vautre.

— Oh! noun... noun... vous n'en prègue.

Aquéu crid d'esglàri de la païsano èro tant sincère que Danjou insistè pas e rintrè manja soulet à la cabano, tafura qu'èro de vèire Naïs tant s'encara pèr s'escoundre d'eu, enfeta subre-tout de pas agué vist la caro delicato de Zia, daurado e palinouse soute sa couifo de pica blanc. Dins lou tantost cassè emé Charloun dins la palun; e lou nouvèu de la casso, quouro d'à-pèd dins de boutasso taiado tout de-long dóu cuer, en caminant d'aise de pòu de s'enlima, tras li rousèu qu'empestavon la palun salancouse e plen dóu giscla di granouio, quouro dins lou nego-chin estré, sènso carenau, que roulo à cade cop que boulegas, lou maneja alassant de la partego, li marteliero qu'avès d'aussa vo de beissa, touto aquelo bono fatigo lou destournè de soun charpin. Fin qu'au sèr lou souveni de Madaleno Ogé lou leissè tranquile. Quouro fauguè faire lume pèr rintra, Charloun ié venguè crentous, emé sa grosso moustacho que tremoulavo.

— Fau pas ié vougué mau, moussu Enri; aro sabe perqué Naïs s'escound de vous, perqué fai tout pèr vous pas vèire... Dis qu'es trop laido d'aquest moumen que voudrié pas degaia l'image qu'avias d'elo. Nòsti femo en terro d'Arle soun tant faroto de sa caro!

— Es vrai que la tiéuno èro bèn bello, i'a cinq o sièis an d'acò.

— Oh! si, qu'èro bello..., diguè lou brave Charloun que crespavo si pichots iue jaune. Mai dins lou founs se sentié que n'en parlavo sènso ges de regrèt d'aquelo bèuta esvalido. Sa jalousié n'avié trop pati.

Touto la semana, Danjou visquè d'aquéli journado bestialenco e viólènto que ié roumpien li muscle, i'apasimavon li nèr e lou fasien dormi de-niue d'uno som founso que lou souveni de sa mestresso arribè pas à se i'esquiha meme qu'un cop. N'en risié tout soulet, en sounjant au vièi Tim e à si predicioun. Lou desert fin qu'aro i'anavo bèn.

Un sèr que lou gardo i'avié douna rendès-vous au grand estang de Chastrouso pèr l'espèro de sièis ouro, lou Francihot, qu'èro arriba d'avanço, s'istalè en plen clar, sus un iscloun de tamarisso, un bout de terro sèco, large tout bèu just pèr l'assousta eu emé soun chin, un esclapas de chin di Pirenèu, agouloupa de péu rous à mouloun. Toumbè la fre e lou silènci de la niue, lou vènt e lou soulèu s'estènt esvali au cop. Soubrè sus lou clar un pau de lus qu'esclarissié un tèms lou cèu, pièi s'enanavo, s'enfouncavo, que poudias à peno entre-vèire uno mato d'erbo, uno fòuco que voulavo ras de la palun.

Es tu Charloun? cridè lou casseiròu à l'ausi dóu flic-flac d'un pas grèu dins l'aigo que tanquè à soun crid, mai sènso que degun respoudeguèsse. Cridè encaro, se creiguè de destria uno oundro inmoubrilo au dessus de l'aigo, e davans lou sourne que creissié, fin finalo revenguè à la Cabano en se demandant ço qu'avié bèn poussu arriba au gardo. Coume d'acoustumado, troubè lou fiò atuba e taulo messo; soupè soulet e tubavo la pipo dins lou cantoun dóu fiò, quand la porto se durbiguè subran:

— Coume, es vous, pichoto Zia?... adounc vous vaqui de retour?...

Esmougudo e palinello, se tenié de drecho, sa tèsto apielado contro la chaminèio:

— Ma sorre es malauto... Charloun es ana querre lou mège di Santo.

Sa voues tremoulavo, gounflo de lagremo. Éu assajè proumié de l'ameisa... Falié vèire, espera. Sa sorre, belèu qu'èro pas tant grèu.

— Si bèn malauto... e de ma fauto... En estènt qu'encaro un cop m'an pas leissado faire moun bon jour... Quouro m'a visto rintra, de-matin, emé la letro de moussu lou curat, Naïs a tounba rejo.

Elo-memo, coume aclapado d'avé avoua sa vergougno, leissè ana si bras, pleguè sa longo taio e s'assetè en souscant, la tèsto entre li man, sus la pèiro caudo dóu fougau.

— Oh! de ma vido de mi jour... es-ti Diéu poussible, uno causo pariero?... s'esclamavo d'uno voues ninoio e desesperado. Tout lou païs, l'anavo moustra dóu det coume uno patarasso, uno caraco dóu Pont dóu Gard. Pamens, avié jamai fa de mau en degun, ni di de marridi resoun... n'en fau lou sarramen sus lou Sant Image...

En durbissènt soun plechoun d'uno man esfoulissado, l'enfant tiravo de soun pitre, un pichot escapulàri de bourras blu, passi, descoulouri que lau manjavo de poutoun. Pièi s'aubourè, l'èr estraviado, lis iue engrandi, si bèus iue brun que verdissien souto li plour:

— Noun, ai pas jamai fa lou mau. Soulamen ai un malur... Vèse de causo...

Oh! de causo... qu'es orre. Acò me pren tre que barre lis iue e meme se li garde dubert... de causo que fau pas, que me coursejon, que m'abron... Es pèr acò que lou prèire vouguè pas que coumunièsse.

— Pauro pichoto..., murmurè Danjou, tout treboula d'encapa en plen desert un espelòri d'amo coume acò, proche dóu siéu.

— Oh! si, pauro pichoto, lou poudès dire... ço que patisse despièi un parèu d'an... Ço qu'ai fa pèr derraba aquélis ourrou de ma visto... Aro, es la fin lou sente bèn, ai plus rèn à-n-espera... mis iue auran de repaus qu'au founs dóu Vacarés.

Calè pèr escouta de crid, de rampèu vers lou mas.

— Acò vous dirié de vous entourna proche vosto sorre? prepausè Danjou. La pichoto voulié pas dins la cregnènço de trouba mai sa sorre coume uno morto... D'aiours la mamet èro vengudo de Mountmajour; Naïs avié de mounde à l'entour de soun lié... Disié acò l'èr distracho e feroujo afustant l'auriho i clamour lunchenco. Coume ausissié plus rèn, repreneguè sa plaço souto lou calèu, au cantoun dóu fiò, la plaço dis enfant e di vièi dins nòsti cousino prouvençalo.

È aqui, vergougnouso e fernissènto respoundié 'mé candeta au Francihot que la questiounavo d'aise, emé tendresso coume un mège e coume un paire... Noun, acò, leidas que vesié, lou coungreivo pas, espelissié pas dins sis idèio; i'avien moustra un jour, i'a bèn de tèms, sus de gravaduro, d'image acoulouri...

— Mai enfin, pichoto Zia, lis image s'escafon, emé lis an... D'abord que l'a de tèms que lis as pas vist... Coume se fai?

— Ah! vaqui moun pecat, vaqui perqué siéu maudicho...



Dóu vanc furious qu'avié dreissa sa pichoto tèsto, se venguèron enmaia sus soun còu, emé lou riban nègre de l'escapulàri dos lònqui trenello d'or que s'escapavon de la pouncho.

— Si, emé lis an, li causo s'escafon, mai quouro s'escafon trop m'es de manco, mis iue soun coume asseda se volon entourna béure, e alor... e alor...

Se coupè, vioulènto:

— Que me fasès dire aqui, moun Diéu!... Ai dounc vira caloto d'agué vist Naïs ansin? Qu'après tout, vous counèisse pas, iéu... pèr de que vous destape ansin touto ma vergougno, iéu que n'ai jamai parla en degun, pas meme à Charloun que m'amo tant...

Se clinè vers elo e sis iue dins lis iue de l'enfant qu'assajavon de lou fugi:

— Escouto, Zia. Se me countes toun mau, sènso me counèisse, em' aquesto fisanço, es belèu qu'ai un pau de toun mau e qu'ai un laid image au founs de moun cor, au founs de mis iue, iéu peréu, que cerque de m'en deliéura de tout biais. Vaqui perqué siéu vengu tant liuen, en Camargo, au desert... pèr me distraire, pèr óublida. E despiéi que siéu eici, sabes ço que lou mai me faguè de bèn? Regardo amount, sus la chaminèio... es vòsti pouèto de Prouvènço, li felibre, coume se dison. L'autre matin te vesiéu que n'en fuietaves un davans ma porto... Perqué te mounton lis arcaneto? Lis istòri que nous conton aquéli felibre, soun toujour bèn cando, bèn bello. As legi *Mirèio*?...

Noun, moussu Enri, Naïs dins un tèms, me l'avié enebi. Pamens un sèr qu'ère à la cabano... que Charloun s'endevinavo à l'espèro emé aquéli moussu lou libre que disès l'ai agu souto man... Ai pas bèn coumprés, mai venguè un moumen que ço que legissiéu me semblavo tant bèu, que la pajo s'es touto-neblado, e ai vist treboula no estello.

Calè esmougudo. Danjou peréu istè mut, pièi grave:

— Aquelo estello qu'as vist un jour dins *Mirèio*, es dins tóuti li pouèto vertadié. Li fau legi souvènt, pichoto. Te clafirán lis iue de rai e ié leissaran pas ges de plaço pèr...

Un cli-cla d'estriéu, de voues brutalò, pièi de tarabast dequé faire sauta la porto, curbiguèron la fin de sa fraso. D'oumbro de cavalié varaiejavon au travès di vitro.

— De que voulès? cridè Danjou, que s'esperavo en quauco aventuro de gendarmo vo de bracounage.

Uno voues respoudeguè d'avans qu'aguèsse durbi:

— Garo à vous... Lou Rouman s'es escapa!

Aquéu Rouman, terrour de Camargo, celèbre dins tóuti lis areno dóu Miejour, èro un tros de biòu nègre, meichant e rabasset, que se capitavo lou simbèu de la manado de Sabran à Ferbo vers lou fare, e venié de se sauva de-matin, afoulesi qu'èro esta pèr quauco marrido mousco. Justamen i'avié 'no ferrado de placado pèr lou dimenche d'après, e de mouloun de pistolo engajado sus aquéu moustre de Rouman, marca bèu proumié de la tiero; tambèn li cinq vo sièis gardian de la manado à chivau despièi l'aubo, batien la palun emé grand siuen e s'enanavon de mas en mas tant pèr s'assabenta coume pèr metre lou mounde en gardo. Soulet au mitan d'aquéli cavalié bouta fin qu'i cueisso e lou ferre sus l'espalo, un ome dins uno longo capo de roulié boulegavo un pegoun abranda e disié d'uno voues coumandanto:

— Vous torne dire qu'à l'espèro de sièis ouro èro au mitan dóu grand clar.

— Es de iéu que parlas Mèste Arlatan? venguè lou Francihot en se carrant sus lou lindau. A sa grandò taio e soun toun determina avié counèissu soun gardian di ribo dóu Vacarés... Eto, de-sero, teniéu l'espèro d'aquelo ouro, aperaqui.

— Parlave dóu Rouman, coulègo, e de vous parié se voulès... qu'erias pas manco à quatre man-duberto de la bèstio.

— Diàussi! venguè Danjou en risènt, me l'aurias pouescu dire.

Es verai, aro que me lou rapelle, à quàuqui pas de iéu, aquelo formo bruno, inmoubilo...

— La bloundo que veici dèu vous agrada miés coume coumpagnié? diguè lou gardian qu'avançavo sa bello barbo siriaco pèr la porto entre-badiero. Venié de vèire Zia touto blanco souto lou calèu, soun plechoun dubert, l'or de si péu expandi, e d'aise ié diguè en meno de galejado viscardo: Adounc vous vaqui tournado au nostre, poulido damisello? Sabès que se lou Rouman vous porto esfrai pèr rintra, un d'aquélis ome vous pòu prene en travès de sa sello, o tant iéu-meme vous curbi de ma capo.

Zia, que rajustavo sa guimpo e soun escapulàri, respoundeguè un pau nèco qu'avié de besoun de res.

— Vai bèn... vai bèn... se retrouvaren un autre cop. L'agachè en risoulejant d'un biais paterne, pièi, en saludant fi qu'au sòu: Au plasé, moussu lou Francihot, s'un jour agantas quauco marrido fèbre, o se soulamen lou tresor, vous tento de lou vesita, tout à voste servici.

E, segui de si cavalié arma dóu long trent, s'empartiguè, lou pegoun auboura, dins uno clarour à la Rembrandt.

Soulet emé l'enfant, Danjou se sentiguè entrepacha; elo tambèn, aro, semblavo que ié mancavo tout abandoun, touto fisanço. Lou rire d'aquéu panto n'èro de-segur l'encauso.

— Siéu coume Naïs, diguè Enri, me vai pas gaire, lou sire Arlatan. E davans lis iue nebla, la mino barrado de Zia — que la cresié óufuscado que dóu Rouman e de la pòu de tourna souleto — insistè pèr l'acoumpagna fin qu'à sa porto.

Fasié 'no niue siavo e tousco, uno d'aquéli niue de luno, clarinello, que la plus pichoto mato fai soun ombro, que lou caminaire soulitàri, se sènt, dins l'idèio que se ié passo davans, un tressauta, uno entrepacho nerviouso, coume se quaucun ié marchavo à coustat vo darrié. Sènso se rèn dire, de coumpagno, fasié avans despièi uno passado dins aquelo lus bluio e pòussouso que lis eneigavo; alucavon au liuen lou pegoun d'Arlatan, qu'à l'ourizoun se permenavo, flar d'un fiò rouge demié li son dóu biéu (conco de mar) e li crida di bouié:

— tè!... tè!... trrr... trrr...

Danjou demandè:

— As pas pòu pichoto?

— Pòu dóu Rouman? Oh! noun, moussu, venguè la Camarguenco, facho qu'èro i ferrado.

— Alors se preissen pas, e escouto.

Moulant lou pas, la voues brounzanto, se meteguè à debana en prouvençau un di *lied* li mai escrèt dóu pouèmo de *La Mióugrano*:

*De la man d'eila de la mar  
Dins mis ouro de pantaiage,  
Souvènti fes iéu fau un viage...*

Au bord de la mar latino, dins aquest cèu lóugié bèn fa pèr éli, li rimo dindavon, s'enaussavon coume de sageto d'or.

— Qu'acò's bèu moun Diéu! murmurè la pichoto estasiado.

Se capitavon proche lou mas de Charloun ounte de voues jouiouso vous rasseguravon. Sus lou davans dóu mas, acò resplendissié, touto la palun escleirado, lou clar, e li canau clafi d'estello que la luno li traucavo founs.

Bono niue, pichoto Zia, diguè Enri bèn bas à la chatouno que lou front ié lusissié, misterious e blanc coume uno oustio... Quouro vendras à la Cabano, legiren mai de pouèto, es li pouèto que nous sauvaran.

## IV

Pèr aquéu bèu dimenche de febríé devié i'agué abrivado, curso e ferrado i Sànti-Mario-de-la-Mar. D'ouro aurias vist Charloun au lindau de sa porto, en trin de vueja la cartagèno à dous gardian de bièu moustachu, badafra, li pèd dins si grands estriéu, la taiolo i ren, que tenien en brido uno fino poulino blanco qu'i dous grignoun camarguen ié viravo li sang. Se deviné que Danjou, aquéu matin d'aqui, rintravo de l'espèro i charloutino e s'en venié, à l'abitudò, jita soun cassun en passant, sus la taulo de la cósino.

Lou gardo ié courreguè à l'endavans:

— Ve, moussu Enri, devinas pèr quau aquesto bello poulino touto arnescado de sedo e d'or... Vous lou doune en cènt e meme en milo...

— Taiso-te, bedigas..., s'esclamè Naïs, coume pareissié souto uno couifo de velout brouda, qu'èro de soun maridage e uno eso d'un blu de rèi que fasié jauneja enca mai sa longo caro cavado di fèbre, e di grands iue maca. Enfin, se leissavo vèire la bello Naïs, mai se sentié pas plus fièro, e, sus l'auto sello sarrasino ounte li carracoula de la poulino fasién oundeja sa taio fino, fasié pieta de l'ausi dire, en se revirant touto vergougno:

— Vous n'en prègue, me regardés pas, es plus iéu... me fai vergougno d'èstre tant laido.

O Prouvènço, terro d'amour, ounte soun li pacano, li fiho de mas que, coume li tiéuno, devouris lou charpin de perdre sa belour?

Charloun se rancuravo, prenié li gardian pèr temouin de la gràci de sa femo, de soun gàubi pèr se teni en sello, pèr galoupa à l'entour dóu round, pèr marca au ferre rouge li tau d'uno manado:

— Avès tort de pas vèire acò, moussu lou Parisen, acò vau la peno... Zóu! anen. Vous mene tóuti dous, Zia, dins ma carriolo.

— Merci pèr iéu, freiret, diguè la pichoto que metié en plaço dins la cósino lou flasco de cartagèno e li got di bevèire... Gramaci, rèste emé Mameto à l'oustau.

— Coume! Vènes pas à la ferrado?

Naïs, quihado sus sa sello, jité, duro:

— Laisso-la dounc, bord que lou vòu ansin.

Despièi que Zia s'èro entournado après soun bon jour manca, i'avié de countùni entre li dos sorre un escàmbi de mot e de regard sènso ges de tendresso. Charloun nafra dóu mal-entendu de si femo, se despachè de remarca que coume moussu Enri i'anavo pas nimai à la ferrado, la pichoto ié fricassarié uno gardiano de pèis, à se n'en lipa li det, qu'elo la fasié quàsi tant bèn coume sa sorre Naïs.

Em' acò pièi la sorre Naïs enlevè sa mounturo:

— Bonjour en tóuti diguè deja liuencho. E darrié li riban enaura de sa couifo li grignoun, lampavon, creniero dins lou vènt, que si lònghi co escoubavon l'erbo fino.

Vers lou mitan de la journado Danjou, alounga sus la tepo au bord dóu Vacarés, s'interrogavo inquiet, en escoutant s'embrisa à soun entour aquelo pichoto mar interiouro di lamo courteto. De qu'ai? D'ounte me vèn aquest làngui, aquest cor sarra? Vaqui dès jour que Paris me laisso ista tranquile. Pènse en rèn, regrète rèn.

Encaro quàuqui semana coume acò en plen *Nirvâna*, poudrai me créire d'èstre gari en plen... Alor de monte vèn aquesto tristesso vuei?... Perqué aviéu pantaia de passa

lou tantost emé Zia, à legi de vers davans la Cabano e que la pichoto a pas vougu, souto escampo d'un gros mau-de-tèsto que la butavo à rintra au mas? Em' acò belèu qu'èro verai, sa caro palinello, la doulour de sis iue en me quitant... À mens que la pauro pichoto, tout d'uno represso pèr soun mau...

Anavo ansin que milo pensamen countraditòri s'entre-turtavon dins sa tèsto, mentre que davans éu clapoutejavon lis oundo dóu clar sus lou ribeirés un pau aut, d'un verd de velout, plen de flour estranjo e fino, e qu'ausissié li sounaio d'uno manado de rosso que se fasien quouro procho quouro en rèire dins la liunchour, esmarado, perdudo dins la rounflado dóu ventoulas. Subran, coume aubouravo sa tèsto pèr dessus uno mato de saladello bluio, avisè Arlatan lou gardian, la limousino gounflado de la brefounié, que tiravo à gràndi cambado vers sa cabaneto pièi au lindau avans que d'intra escalè au guinchadou, aquel escalassoun de l'age proumié, aquéu miradou rusti e auturous, que se n'en servon pèr surviha lou troupèu.

Èro pas à-dabas qu'uno femo encapouchounado fin qu'is iue d'uno longo manto coulour de fueio morto, tournavo lou cantoun de la cabano e i'intravo soude, dins li piado dóu gardian. Emai aguèsse passa, precipitouse, e touto agouloupado, à sabe pas quet envòu de gràci e de jouinesso Danjou se creiguè de la counèisse. Zia?.. encò d'aquéu vièi madu? Jamai, veguen... De que i'anarié faire?... E pamens, quau saup?...

Se remembravo lou frejoulun de la pichoto souto l'iue cini d'Arlatan, lou sèr que lou gardian lis avié sousprés au cantoun dóu fiè e la cregnènço i'èro vengudo à-n-éu, dins un vira d'iue en sounjant à quaucarèn de poussible entre Zia e aquéu vièi flambard de la savano. Pèr n'en saupre lou verai avié que de i'ana: dous vo tres cènt pas dins l'erbage, e se farié vèire subran...

Li proumié cop que piquè à la porto rèn ié respoundeguè, piquè mai, e aquesto fes venguè durbi lou vièi gardian, tèsto nuso, dins si gròssi boto e sa vèsto de fustàni verdo. Risoulejavo, bèn dre, bèn fièr, sèns s'esmdoure pèr rèn au mounde dóu vesitour que i'arribavo.

— Intras, *mon cer ami*. Dóu tèms que grassejavo sa voues rauco, dins l'asclo beluguejanto de sis iue poudias ié legi eisa:

— Poudrés fura tant que voudrés, tout revira, ço que cercas es plus eici.

— Adounc sias pas ana à la ferrado, mèste Arlatan? demandè lou Parisen un pau deçauptu de se trouba soulet em' éu dins la grand salo que sis iue n'aguèron lèu fa lou tour. Lou gardian aussè lis espalo:

— Ah! vai, de ferrado... n'ai trop vist.

Butè d'un cop de boto uno malo di gros clavèu de couire que se rebalavo au mitan dóu mèmbe entre dous escabeloun, prenguè un d'aquéli sèti païsan, taia dins un pege de sause e moustrè l'autre à Danjou em' un gèste large, poumpous, que lou vaste dóu païs camarguen semblavo que l'i'avié abitua.

— Tout ço que vesès eici, diguè 'mé supèrbi, dóu cubert fin qu'i paret de l'oustau, es iéu que l'ai fa. Aquest plot que ié sias asseta subre e aquéu lié d'amarino trenado, eila dins lou cantoun, aquéli pegoun de peresino vierge, fin qu'au trissadou pèr mi planto medicinalo, fin qu'à la cadaulo de la porto e à sa clau dóu meme bos blanc, tout acò' s moun obro.

Seguiguè lis iue de Danjou vers la malo.

— Acò, pèr eisèmples, es pas de iéu... es ço que ié dise moun tresor. Mai, emé la permissioun de *usted* n'en parlaren un autre jour; d'aquesto ouro siéu pas de lesé... Ah! moun brave, parlas de ferrado... es dins aquesto malo que n'ai de medaio e d'acerto de coumuno, e de coucardo derrabado i bièu li mai en visto. Ma darriero tenès, l'ai agudo is areno d'Arle, i'aura tout bèu just dès an dimenche que vèn, presso i bano d'un Espagnèu un grand rouge enrabia, qu'avié agu estripa de cènt de crestian. Ah! lou bastard, i'ai fa vèire lou tour coume a vougu, à la landeso e à la prouvençalo, au raset e à l'escartado, l'ai sauta à la partego, en long en large pièi arrapa pèr si dos banasso, e d'un cop de l'anco, zóu! li quatre ferre en l'èr dins lou round. Ié disien Musulman.

Tout en parlant lou gardian s'èro auboura e marcavo soun dire en engaunant d'un biais de tiatre. Danjou toujours asseta e óufusca de soun enquèsto s'engeniavo pèr perlounga la parladisso.

— Es drole, mèste Arlatan, tóuti li menaire de manado qu'encepe porton sus lou front, sus li gauto quauco marco de cop de bano. E vous, rèn?

Arlatan s'aubourè:

— Rèn sus la caro, jouvènt. Mai lou cadabre se vous lou mous trave... Ai aqui, à man drecho, un souveni de Musulman, uno estafilado d'un pan de large... Es uno de vòsti Parisenco que me l'a courdurado... lou meme sèr, apoundeguè en cluchant sis iue d'arlèri.

Danjou tressautè:

— Uno Parisenco?

E poulido... e celèbro... qu'acò l'empachè pas de passa un parèu de jour emé iéu dins lou pasturgage...

A l'amant de Madaleno Ogé ié prenguè envejo de demanda:

— Cantairis, belèu? mai aguè vergougno.

L'autre countuniè l'èr distra:

— Dóu rèsto soun retra es aqui, dins lou tresor, uno femo espetaclouso, desvestido fin qu'is anco. Se voulès bouta 'no mié pistolo, vous lou moustrarai un d'aquésti jour, emé d'autre à bódre; mai pèr l'ouro vous demande escuso, ai un baume verd qu'alestisse... que lou sabès fau de medecino en foro de la lèi coume dis lou dóutour Escambar di Sànti-Marìo-de-la-Mar... Anen, à bèu lèu, *mon cèr collègue*. E en risoulejant ié sarrè la porto darrié.

Deforo, èro jour fali. Lou mistrau lou saludavo d'uno serenado jouiouso que destimboulavo tout lou pasturgage, n'en ventejavon li co e li creniero, n'endihavon li grignoun, n'en dindavon si cascavèu dins aquelo plano inmenso sènso ges de restanco, que lou ferme boufa dóu vènt semblavo l'aclouti en l'alargissènt. A perdo de visto, lou Vacarés trelusissié. De grand galejoun radavon, escrincela, dins lou verd dóu cèu qu'aurias di d'aquéli téunis ierougli dis Egician; de becaru dóu ventre blanc, dis alo roso, atiera pèr pesca long dóu ribeirés, fasien de si tencho diverso uno veto reguliero. Mai touto aquelo mascarié de l'ouro e dóu païsage èro degaiado que lou malurous jouvènt en se recampant au siéu, sounjavo que d'uno causo, vesié qu'uno causo, lou retra de sa mestresso dins aquelo malo de bouié. Que de douta uno vóteto que noun fuguèsse Madaleno, acò lou poudié pas.

Bouto, soun pas raro, li Parisenco capablo de s'enarta pèr un faus matador; mai s'endevenié just e just emé la vengudo d'aquéu tèms, de la cantairis; aquéu refoulèri cini, brutau que s'entrasié, pièi, tant bèu emé la damo... enjusqu'à-n-aquéu làngui que

tout escas n'en cercavo lou perqué... Noun! Lou doute ié semblavo pas poussible. Encaro un qu'elo n'en dirié en lagremejant sus soun espalo:

— Ero avans que de te counèisse, moun Enri. Lou bèl Armand peréu, èro avans que de lou counèisse. Avans, enterin e encaro après. Ah! de la couquinasso... E éu que se cresié gari de la nito d'aquelo passioun, apara di fèbre mau-sano!... Tampau de qu'avié besoun d'intra encò d'aquel Huroun? E, bord qu'avié tant fa, perqué sarié-ti pas ana au bout, perqué aurié-ti pas empourta uno provo, lou noum de la femo, soun retra? Quet ourguei de nèsci i'avié fa restanco? Sabié bèn pamens que de tout biais finirié pèr acò, que poudrié pas viéure emé aquéu tiro-laisso que ié quichavo lou cor. Couneissié aquéli criso de basso jalousié, aquéli vesiou, aquéli niue de deliranço. Mai li veni querre au fin founs de la Camargo en plen desert!...

—... Vaqui moussu Enri, venguè 'no voues dins l'oumbro à quàuqui pas. Arribavo au siéu que Charloun e sa mouié revengu de la ferrado, l'i'esperavon despaciènt. Danjou, en rintrant, soun esmougudo lou sousprenguè. Naïs subre-tout, encaro dins sis ajust de fèsto, sa caro, paureto, cavado, travaïado au coutèu souto li broudarié d'or de sa couifo d'Arle, anavo e venié dins lou mèmbe d'un pas rabinous; se capitè, pièi, bèn en fàci d'éu, escleirado d'en dessouto pèr lou grand fiò de souco que Charloun, d'à-geinouïoun, èro en trin d'atuba.

— Lèu, moussu Enri...

Ero desalenado coume après uno longo curso... Lèu, es vrai que ma sorre a passa lou tantost à legi proche vous à la Cabano?

Proumié, coumprenguè pas. Èro tant liuen de sis idèio, aro, aquelo pichoto Zia e touto soun istòri! Mai, quatecant, se reprengué e davans l'anci d'aquèsti bràvi gènt, subre-tout quouro se refigurè la chatouno e si grands iue que lou suplicavon, chancelè pas, messourguejè, que dins lou founs sentié, que pèr sa tranquileta en tóuti, devié coumenca pèr acò.

— Mai de-segur ma bravo Naïs, vosto sorre a passa lou tantost à la Cabano...

— Vèses, ma femo..., cridè Charloun tout jouïous.

Naïs, rassegurado à mita, demandè encaro:

— Adounc erias pas deforo despièi bèn de tèms?

— Hé! noun... mai pèr de que tout acò?

— Vous lou dira pas, venguè Charloun en quau soun alegresso fasié metre de maiòu dins la chaminèio que se n'en manqué de gaire que s'enfióuquèsse touto... Mai iéu, tant pis! me pode pas teni, siéu trop countènt... Quau vous a pas di que despièi que la pichoto nous es revengudo, noste oustau que se i'amavian tant a vira à l'infèr. Li femo se carcagnon tout lou sanclame dóu jour. Naïs e la grand de-longo à faire ploura la pichoto, raport à soun bon jour. E, pèr acaba, vaqui Mameto que l'acuso qu'a passa tout lou dimenche de tantost... devinas mounte? Encò d'Arlatan... Zia encò d'Arlatan, vous demande un pau... Pèr de que faire? I'a'n brave tèms que lou bèu brun tiro plus lis alauseto e qu'a dis de noun au femelan pèr s'ócupa que de farmaciò... Empacho pas que Naïs n'avié uno maliço, à crèire qu'anavo tounba d'un aucidènt coume l'autro fes... Bonur que vòsti bònì paraulo l'an apasimado... Que Naïs?

Toujour agroumeli davans lou fiò, la tiravo douçamen pèr sa guimpo bluio de rèi; mai sènso faire mai de cas d'éu que de Miraclo, qu'ausissien dins la niue, davans la porto que lipavo uno escudello d'aigo fresco e de pan de chin, Naïs disié en retenènt de gròssi lagremo:

— Ah! Moussu Enri se sabias ço que me fai rebouli aquelo enfant... A plus soun paire ni sa maire; rèn que mameto e la grand que ié vèi pas plus e iéu, la sorre einado, quàsi toujours liuencho d'elo...

E m'acò que l'ai pas sachudo prendre. L'ame coume s'èro de Charloun e de iéu; mai ié porte crento, e pode rên saché de ço qu'a, de ço que la descounsolo.

Ah! quand es aqui, proche iéu, d'ouero sènso muta, 'mé sa mino de regarda en dedins, la trissariéu dins un mourtié de ferre pèr agué un brigoun de ço que se sounjo! Qu'es sa sounjarié qu'es malauto, pauro pichoto; faire lou mau n'es pas capablo, dóu mens me lou figure, e Moussu lou curat n'en penso parié.

— Alor l'aurié degudo leissa faire soun bon jour, diguè Charloun en s'aubourant.

— Mai, badau, sabes bèn que lou darrié cop es la pichoto qu'a pas vougu... se troubavo trop indigno...

Naïs countinuè en se virant vers Enri:

— Ma pauro sorre a, parèis, uno malautié que ié dison... coume dis acò moussu lou curat?... Ah! lou mau de l'escrupule.

Charloun la coupè galoi:

— Que siegue ço que voudra aro que sabes que la pichoto èro pas vers Arlatan, m'anas faire lou plasé en rintrant de vous poutouna bèn fort, e que sieguen tóuti ami coume avans. Es pièi trop triste, lis oustau de paure quouro vous amas pas.

Lou fiò flambavo clar, la taulo dóu Francihot èro messo, Charloun agantè sa laido escarido à la taio e l'entrinè vers lou mas sus un èr de farandoulo, poupulàri dins touto la Prouvènço:

*Madamo de Limagno  
Fai dansa li chivau frus...*

Revenguè dins la vesprado mai aquest cop emé la pichoto Zia.

Enri legissié au cantoun dóu fiò souto lou calèu e respoundié que pèr de bi e de ba talamen que soun legi lou prenié tout.

Un moumen que Charloun èro ana empli de bro au pous coumun, uno vièio pouso-raco à mita camin entre la cabano e lou mas, Zia e Danjou se capitèron soulet. Passé proche soun libre dos o tres fes e, tout d'un cop, i'agantè la man que poudié plus se teni, la pourtè à sa bouco emé viólènci. Lou dous de si bouqueto, lou cande d'aquest gramaci pertouquèron lou jouvènt. Ié fauguè tout soun courage pèr retira sa man e ié dire sevère:

— M'as fa faire uno grosso messorgo, moun enfant, mai lou recoumences plus; mentirai pas un segound cop...

Se tenié, bèn umbleto davans éu, sènso respondre. Pèr la porto istado duberto darrié lou gardo, s'ausissié la cadeno dóu pous que cracinavo e lou regoula de l'aigo dins lou sourne.

Mai Danjou:

— Perqué, siés anado encò d'aquéu particulié? Es de fat que te troubaves aqui, e n'en sourtiés tout just quand arribère. Que ié veniés faire? Ta sorre te l'avié bèn enebi.

Li grands iue negre lou fissavon, d'un nafra e d'un immobile espaventous, que ié passé soulamen un eslùci d'iro e de furour quand l'autre ié demandè se, d'asard, aquéu vièi chot s'èro pas mes dins la cabesso de deveni soun calignaire... Noun, parai, noun se pòu pas? Qu'es acò que t'atrivavo encò d'aquéu vièi marchand de baume verd? Me lou vos pas dire?... Eh, bè! lou sabe iéu... l'ai devina.

L'enfant tremoulavo tant fort que ié fauguè s'apieja contro la cadiero de Danjou. Toumbè soun libre; e tout bas, de bèn proche:

Es toun mau que s'es respeli? As encaro vist de causo?... Es bèn acò, digo, Zia? Digo ma sourreto de fèbre e de misèri?... E un ranfort de desesperanço, un sero que vesiés ges d'estello, que la musico di felibre, à toun cor i'arribavo pas pu, te siés ramenta li miracle d'Arlatan e ié siés anado demanda que te gariguèsse... Parai, que tout acò que dise es verai?...

Fin qu'aro avié garda sa tèsto clino e fa de signe en plourant sèns brut. Es acò... es bèn acò.... Mai i darrié mot d'Enri, aussè si vistoun tout verd de lagremo, dins uno angouisso folo e un atupimen que ié coumprenguè rèn éu, que poudié rèn ié coumprendre dins lou vanc de sa pieta, lou desir qu'avié de rèndre santa e vido à-n-aquelo amo enfantoulido, tant misteriousamen agarrido. D'autant mai lou desiravo qu'en la caufejan es éu-meme que recounfourtavo, qu'en cridant à Zia:

— Noun desespères pas, pichoto, tout acò's qu'uno esprovo, uno criso que se passara es soun espelòri à-n-éu que tintourlavo.

Malurousamen, quand Charloun, que s'èro entourna se fuguè emparti 'mé sa bello-sorre, l'amant de Madaleno noun sounjè plus que de sa mestresso e soun martire recoumencè. S'assajavo de legi, tournavo durbi lou pouèmo d'Aubanel sus la remirablo *canzone* que l'aparicioun de Zia venié de coupa adès:

—*Desempièi qu'es partido e que ma maire es morto....*,

mai arriba i darrié vers:

*Ah! que fai bon dourmi dins li jas, sus la ramo  
Dourmi sènso pantaia, au mitan di troupèu....*

la pajo tremoulavo, se neblavo; e liogo de vèire uno estello, entre li rego coume Zia, es Madaleno Ogé, di *Délassements*, que banejavo tirassant si peio de tiatre dins la crècho d'Arlatan e lou clus de la manado. Dous jour en plen pasturgage em'aquéu gardo-vaco, faliéti pas que n'aguèsse d'afecioun pèr lou feran!....

*... e d'ana 'mé li pastre  
Se coucha, tout lou jour, e sentre lou mentastre!...*

Sarrè lou libre, enmalicia, e se diguè pièi que valié miés de dourmi. Mai d'èstre coucha fai courre lis idèio e vous lèvo lou courage. Tout just ajassa, recoumencè de douta. N'i'avié tant d'estrangiero que devien se capita is areno d'Arle, d'aquéu jour de fèsto. Perqué vougué que siegue just e just aquelo? Arlatan i'avié pas jamai parla d'atriço. De tóuti li demoustranço que venié d'amoulouna i'avié qu'un moumen, plus pas uno, aro, que tenguèsse drecho. Mai la minuto d'après tóuti li doutanço se recampavon que ié fasien dins la tèsto souto li tempe, la rumour, lou branle dis alo negro de courpatas vengu au cop de tóuti li cantoun dóu cèu. Elo, èro Elo; e uno tressusour de glaço ié regoulavo.

La niue se debanè coume acò, dins de trànci febrouso, entrepachado de la tourturo piejo que tout d'aquesto idèio:

— La provo es proche iéu, auriéu que de faire un pas pèr l'agué. Suplice tant agut, que lou lancejavo tant fort, que dous o tres cop sauté dóu lié en se disènt ié vau, entre-durbiguè la porto e coume vesié pas la pus pichoto di lusour souto la capo dóu cèu, tourné à sa vihado alounga d'esquino dins la sournuro e se rousiguè que mai.



Au matin, pamens, sènso dourmi en plen, resquihè dóu revihun dins un mié-pantai de lassige e de farfantello... Ero la Camargo, mai uno Camargo estivenco au tèms dis alebran, quouro li clar sequejon e que la nito blanco di roubino se fendasclo de la caud. De liuen en liuen lis estang tubavon coume de gràndi tinasso, qu'aurien garda dins soun founs de soubro de vido que vanegavon, un grouieja d'alabreno, d'aragno, de mousco d'aigo en bousco de quauque cantoun mouisse.

E 'm' acò pièi, un aire empesta, uno nèblo couflo de pudentour que de revoulun de mouissau fasièn espessasso; e soulo persouno dins lou païsage vaste e sóuvertous, uno femo, Madaleno Ogé, emé la couifo de Naïs, si gauto cavado e jaunejanto, Madaleno que bramavo e trampelavo au bord de la mar, souto aquéu souleias queabro li febrous sènso li caufa...

Lou quila d'uno passado d'aucèu de primo lou tirè de sa chauchoviéio. La colo voulavo bas, coume à l'acabado de soun estapo e tiravo vers lou Vacarés. Bello escampo pèr lou Francihot que prenguè estivau, carnié, fusiéu e s'enanè teni l'espèro vers li terro d'Arlatan.

## V

— Intras... la clau es sus la porto.

Danjou virè la cadaulo de bos, faguè dous pas dins la sournò cabano estubassado e s'aplantè, avugla, estoufega.

— Es lou vènt que rabat. N'en boufo uno de brefounié venguè la voues dóu gardian encaro au lié, que gençavo souto un mouloun de cuberto e de fardo... Tè, es vous, *mon cer ami*... fasès mèfi dóu plot... Pausas lou fusiéu contro la paniero... ausès la Vaco de Faraman, coume s'es levado d'ouro de-matin.. e moun *raumatime* em' elo... Ai!... ai!... Vous nimai, moun coulègo m'avès pas l'èr d'agué bèn dourmi. Sias blanc coume la mort... Se lou cor vous n'en dis de faire coume iéu, ve!

S'aubourè tout doulentous, sentié à cade boulega uno oulour de levaduro e de paio caudo, prenguè au dessus de sa tèsto pausa sus uno fusto escarrido à la grosso un cubert de bouito de ferre blanc qu'èro plen à-ras d'un oupiat verdas de sa fabricacioun, que voulutuous ié passé dous o tres cop de lengo, uno lengasso de lioun malaut, febrouso e sanguinello.

De dre, à quàuqui pas dóu lié, Danjou demandè escuso que lou cor n'i'en diguèsse pas bèn.

— Lou crese bèn, lou crese bèn, marmoutejè Arlatan entrauca souto si cuberto... es pas pèr mi poutingo que sias eici vous.

Restavo d'esquino, inmouible e mut, sa caro rufo, avieiastrido, revirado pèr la souffrènço, coume se cado rouncado qu'agouloupavo l'oustau ié passavo sus lou cadabre en ié trissant tóuti li muscle.

S'ausié cracina la cluecho dóu cubert, gingoula la crous de bos tradiciounalo que vihavo au cresten, e tout à l'entour dins lou pasturgage, dindavon e galoupavon li sounaio de la manado touto desvariado emé lou mèstre de manco souto lou marin brutau. Passado la tourmento, lou gardian plan-plan durbiguè mai lis iue.

— Venès pèr lou retra d'aquelo damo, hè! venguè à Danjou...

La Parisenco desvestido fin qu'aquí... Aviéu vist tout d'uno qu'acò vous amusarié... Aloungùè un bras pelous, de la coulour de la brico, tout escri de blanco e l'ongui creto di cop de bano.

— Sènso vous coumanda, coulègo, aquelo malo di clavèu daura eila, au founs... s'èro de voste bon voulé de me l'adurre proche... ié troubarian de-tout-segur ço que cercas.

— Que se crèi que cerque aquéu bedigas? se pensavo Danjou en tirant la caisso vers lou lié e en levant soun dessus boumbu. Tout d'un tèms se creiguè de durbi la boutigo d'un erbouristo. De flour secado, de planto morto, de parpaioun tremuda en moumìo e de cigalo servado dins lou camfre e l'alcol, d'oupiat, d'eleissir, de papié d'argènt, quàuqui couquihage, de tros de nacre e de courau, vaqui ço que vesias proumié dins aquelo meno de trapo de Mouhican, aquéu trau d'agasso que *l'Anti-glaireux* ié disié soun tresor. Clina dessus emé l'iue esmeraviha d'aquéu que jouïs de sa créacioun e de soun bèn bretonnejava li bouco mouisso:

— N'i'a e n'i'a de mi poutingo aquí dintre, e d'erbo que vous sauvo e d'erbo que vous tuio!...

Sa narro groumando varaiavo d'un flascoulet à l'autre, niflavo, se coungoustavo de tèms, pièi coume se la despaciènci februso de la pratico ié fasié gau, lambinejava sus si medaio, sus si grand fa de *torero* marca pèr de coucardo à boudre — coulour blesido, daura passi —, que caduno avié soun istòri qu'acoumpagnavon de basarutage glourious.

Aquelo ié venié dóu Rouman, pas aquéu de vuei, d'un autre; i'a sèmpre un Rouman dins li manado. Aquelo grandò d'aquí, emé de sang sus lou bord i'avié vaugu lou souveni de Musulman emé aquéu de la bello persouno que justamen... Rèn ié fai crènto, i Parisenco!

— Jujas un pau. Lou sèr de la curso, qu'en moun ounour avien fa grandò taulejado au Ciéucle dóu Forum, vaqui qu'après soupa, tóutis aquéli messiés èron aquí que tubavon en round à moun entour dins un seloun daura tout de glaço e de lum; quouro la damo m'arribo subre, uno femo d'espetacle emé si diamant que ié plouvien de belugo sus sis espalo tant bèn enroulado. Elo, me tanco sis lue tout dre e me vèn coume eiço davans lou mounde:

— Bouié t'an jamai di qu'ères mai que bèu?

— Ah! la drolo, ausa parla à-n-un ome d'aquéu biais... Ai senti lis arcaneto que me mountavon e ié rebequère:

— E vous, madamo, vous an jamai di qu'erias qu'uno púfiasso?

Danjou se sentiguè blanqueja. Aquelo afrountarello ié semblavo tant à sa mestresso.

—E vous vouguè pas mau? demandè.

— Se me vouguè mau, bèu drole. Esperas... S'aubourè en gouissant; uno camiso de grosso telo leissavo vèire soun pitre pelous e grisejant de vièi pacan.

— Passas-me aquésti dos bouito vous n'en prègue, la verdo e l'autro.

Moustravo dous d'aquéli cartoun de modo coume li gròssi boutigo de nouvèta n'en mandon de l'autre coustat dóu mounde. Embruti, rout, aclapa de tóuti li marco de la posto, aquéli dous d'aquí tenien que pèr miracle. Dóu proumié que durbiguè quási sènso lou touca, s'escapavon de foutougrafio de femo, atriço, balarello, maiot e despeitrina de veirino, que se venguèron expandi sus la cuberto davans éu. Prenguè uno d'éli e la regardè un brave moumen. Danjou èro trop liuen, poudié pas vèire la femo;

mai soun *Anti-glaireux* dins un tricot de lano emé sa man trapoto dis ounglo negro que tenié la carteto n'en perdié pas uno. E coume se remembravo di dessous lisquet e proun rafina de sa mestresso, aparia aquéli dos creaturo ié emblavo uno causo moustrouso, foro dóu poussible.

— Alucas-me 'cò, moun brave..., diguè l'ancian gardian de biòu en ié passant lou retra.

Èro bèn Madaleno Ogé, i'a dè an, au pountificat de sa bèuta, de sa glòri; Madaleno en *Camargo*, lou mai goustous de si role e de si coustume. En dessouto pèr que degun noun l'ignourèsse, uno rego de sa longo escrituro capriciouso e mouligasso signavo l'óumenage publi que fasié à-n-un *vaquero* d'aquelo bouco divino, d'aquelo gorjo sèns deco:

*Au plus bèu di Camarguen  
Sa Camargò.*

Èro-ti la fotò jaunasso, couchado, aquelo oulour fastigouso de farmacìo? Proumié se sentiguè mounta lou bòmi. Eu que se cresié de tant soufri que s'estelavo d'avanço! E fin-finalo, en avènt l'image de davans, aro que poudié plus douta, se chalavo d'aquesto noun-doulour.

— Quant n'en voulès d'aquest retra? demandè sèns faire cas.

Iéu n'en baie dè pistolo, cènt franc.

Dè pistolo! De la joio, lou Camarguen n'aguè un tressauta souto si cuberto.

— Un bèl esclapas de car-femelo, hè?... diguè en fasènt clapa sa lengo e en relucant d'un iue gourrin... Mai pèr lou meme pres vous pode pourgi mai encaro. Si, si, anas vèire.

Tirè de l'autre cartoun e arrengeirè 'mé siuen d'ùni d'aquéli *chromò* que rebalon sus li desplego di marchand de santibèlli long di quèi de Geno vo de Marsiho... *Daphnis et Chloé*, lou ciéune de Leda, Adam e Evo avans lou peccat, nudeta pretenciouso, que se volon escarrabouiouso, lou mai pèr si coulour e sa taio.

— Faguès chausido, *mon cér ami*; troubarés pas pus poulit coume pèço galanto.

Oh! l'acènt, lou round de bouco que n'en marcavo aquèsti mot: pèço galanto.

E es dins aquéu rambai de bourdiho que figuravo Madaleno.

— Bèn poulit, Mèste Arlatan, marmoutejavo Danjou, distra, que regardavo tout just, tout vira de la pensado, vers lou pichot image que si det se i'agripavon... Mais es tout bèu just aquest que me falié... N'en parlen plus.

Lou pacan ensistavo, que li dè pistolo ié fasien lingueto. D'uno la damo èro qu'en mié-pèu, mentre que lis outro... avié, pièi, mes soun escrituro emé soun noum sus lou bas de la carto. Belèu qu'èro encaro d'aquest mounde, la damo, e que pourrié ié pourta tort...

Aubourèron tóuti dous la tèsto à l'intra d'un revoulun de lus. La porto, mau sarrado de-segur, venié tout d'uno de se durbi à brand. Se poudié countempla lou cèu bas, li nivo en desbrando, li chivau espan di dins la lando que fasien vèire, d'aquí, d'eila darrié un amanèu de tamarisso; la cresto de soun esquino, la brumo de si blànqui creniero.

Plus liuen en dessus dóu chafaret dóu Vacarés que miraiejavo de milo escaume, de nivoulado d'aucèu radavon, sautavon, pescavon, espóussavon sis alo dins lou vènt.

— Metès la clau en dedins que saren miés au nostre, diguè lou gardian souto voues.

Mai Danjou en coupant court:

— Es pas la peno, m'en vau bord que voulès pas...

L'autre blavejavo de l'iro.

— Mon *cér ami*, veguen, reflechissès.

— Es tout vist... Teniéu à-n-aquest retra ié tenès peréu... Vaqui vint franc pèr la peno, e adessias moun garçoun.

De tout biais valié-ti pas tóuti li fotò dóu mounde lou desfèci mourtau qu'empourtavo em' éu? Emé l'image de-longo davans lis iue se sarié belèu estoumpa; e belèu qu'aurié pas pouscu s'engarda (i'èro vengu eisa) de la joio de soun revenge quouro sarié esta que de manda vers la diva aquéu souveni de sa jouinesso. Mai à-n-aquéu moumen tóuti sis esperfors sarien degaia se sauprié soun recate, i'aurié de letro, de lagremo e fin-finalo, tant se poudié, l'eternalo recabussado. Noun, noun, rèsto emé toun Camarguen, ma fiho, countinuo de te mousi demié li baume verd dins toun estamen de pèço galanto!...

Danjou chifravo ansin, en fasènt camin vers lou Vacarés que se pensavo de cassa encaro un parèu d'ouro, quouro, aqui proche, dins la pasturo de chivau atroupela s'escampihèron en lou vesènt veni. Zia èro assetado sus la tepo mouisso dóu pouveréu, proche d'uno banasto pleno de gros pan e, un pau coume uno mecanico, n'en jitavo de tros i chivau davans elo. Còu nus, manto desfacho, li pèd à mita deforo de sis escloupet jaune taia de bas de sause, si bouco èron descoulourado de la fre, e coume de la man assajavo toujours parié de se remounta lou péu escapa de la couifo, acò ié dounavo un quaucarèn estravía. Au souna dóu Francihot, aubourè soulamen la tèsto.

— Que fas aqui, Zia?

— Rèn... sabe pas...

— Coume sabes pas ço que fas liuen de vaste oustau?... De qu'es tout aquest pan?

— M'an mandado querre lou pan à Chastrouso.

— Chastrouso?... mai pèr rintra au tiéu es pas gaire lou camin.

L'iue de Danjou que faguè tout lou tour toumbè sus lou cubert de clue dóu gardian. Tant lèu, aguè coumprés.

— Messourguejes pas, es aqui que veniés?

— Es aqui.... rebequè viólènto... Tóuti vòsti dire aièr de-sèr, tóuti li preguiero que iéu ai facho dins la niue, rènt ié pousquè, rènt... Uno forço marrido m'a presso coume sourtiéu de Chastrouso e m'adugué encò d'aquest ome sabe pas coume. La clau èro sus la porto, ai dubert; mai coume ai ausi de mounde, me siéu enfugido eici de pòu que me couneiguèsson.

S'aubourè, prenguè souto lou bras sa banasto de pan.

Éu ié demandè:

— Mounte vas?

— Rintre à l'oustau, que ma sorre, proubable, se fai de marrit sang...

Un moumen restè en chancelo:

— Ié dirés que m'avès visto? faguè pièi.

— Noun... se m'aproumetes...

L'agachè, cor-doulènto, lasso que fasié pieta.

— Que voulès que vous proumète? Es-ti que lou pode? Que sabe iéu? I'a de moumen que siéu plus iéu-meme, que de flamo me trafigon, me prenon touto... Despièi que sias

eici, acò vai, me sènte de forço pèr lucha... Mai dins uno ouro sarés liuen, e rèn poudra me reteni... Es pas pèr èstre garido, coume vous lou pensas, que trève vers Arlatan; es la pouisoun que ié vène querre, es sa cremaduro. Mis iue me fan mau à la perfin de l'envejo qu'ai de vèire de causo e l'ome me n'en mostro e iéu me dane... Ah! tenès lou miés sarié de tout debana à Naïs, que me pique, que me tue, mai que plus jamai torne eici...

Dóu tèms que parlavo, Danjou se ramentavo lis òrri *chromò* expandi sus la litocho dóu vaquié, se li refiguravo aviva, segrenous e catiéu dins li bèus iue de fèbre d'aquelo femo ninoio e dins soun imaginacioun malautisso.

— Noun, Zia, diguè pietadous, noun, ta sorre supra rèn... acò ié tirarié trop peno... Soulamen fau tourna au país, t'enana tant lèu que se pòu...

Quilè de terrou

— Au país, santo maire dis ange! mai es la fin de tout... me van moustra dóu det? me curre à l'après raport à moun bon jour... E pamens, avès resoun, moussu Enri, i'a plus que de s'enana... es lou miés que pode faire.

Drecho, primo, soun grand cabas sus l'anco, la pússo de si péu à l'entour de sa poucheto, caminavo contro lou vènt, emé soun coutihoun qu'enviroutavo si cambo fino, e la vigour de soun geste que tournavo, dire: s'enana... s'enana...

## VI

**Moussu T. de Logeret,  
à Mountmajour.**

Enfin, passado dos lòngui journado d'angouisso e de recerco, l'avèn retribado la pauro enfant; l'avèn retribado au founs dóu Vacarés que nous l'a servado tant de tèms, bressado, roulado dins lou mistèri de sis oundo.

Lou proumié jour ié pourtè pas trop esfrei i Charloun qu'aguès se dispareigu. Ero uno chatouno tant drolo, malautivo, d'uno imaginacioun frenetico e coume enfadado, uno pichoto endemouniado que l'Age Mejan l'aurié escounjurado e que Naïs, ignourènto, l'aferavo de-longo de si garrouio. Creiguèron qu'après uno d'aquéli bourroulo Zia s'èro enfugido au país, pensas queto espavènto quand sachèron qu'à Mountmajour res l'avié visto. Tóuti li mas dóu vesinage se meteguèron en bousco; de tóuti li manado, de gardian soun vengu fousiga lis estang, li roubino, emé si long ficheiroun.

De-niue, de clamadisso, de rampèu de troumpo sounavon d'en pertout dins la plano; de lusour de pegoun, de lanterno tremoulavon sus l'aigo.

Ah! di bràvi gènt! Que tout aquéu pople mesquin de campagno, pastre, pastrihoun, gardian di caro badafrado, crema e dur coume de casco, que tout aquéu pichot mounde l'ai trouba abelan e bon, freirenau pèr un di siéu dins la destrecho, que dounavon, que proudigavon sis ouro de som, sa pieta, soun lassige... E n'en boufavo uno de chavano,

aquéli tres jour d'aquí! Bourrascado, uiau, pouverin, la mar e lou Vacarés enfuria, li manado destimbourelado, que fugissien davans la rounflado o se trepejavon, que s'esquichavon, tèsto basso darrié soun menaire, que viravon la bano au giscle coume disès. Ero d'uno bèuta pagano, touto aquelo naturo fero empurado, que lou suicide d'aquelo enfant l'avié revóutado, que d'efèt s'èro facho peri la malurouso, ah se sabias! quet estrange e crudèu desvèri que voulié i'escapa!...

Sus l'aubo dóu jour tresen, Charloun e iéu batian li bord de l'estang quouro uno chourmo de rosso nous apareiguè, aplantado long de la ribo. Regardavon nosto pauro Zia de tout soun long sus l'erbo fino, sarrado coume dins un linçòu dins sa grando manto, grèvo de sau e de nito. Sa bello caro sencèro e blanco durbissié à mita sis iue que ié poudias sèmpre legi lou meme cor-tranca, e que tant de tèms dins l'aigo avien vira verd coume quand plouravo. Oh! mai d'un verd... Dos pichòti reineto dóu grand clar, disié Charloun en senglut.

Bord que sias un vièi Camarguen, moun ami, avès ausi parla dóu Tresor d'Arlatan. La pichoto Zia es morto d'agué vougu ié regarda; e iéu m'espère, au contro, de ié trouba moun garimen e la vido. Lou sauprai dins quàuqui semano d'aquí. D'aiours m'avié per vengu aquéu dire dóu gardian:

— Ai dins moun tresor d'erbo que vous salvo e d'erbo que vous tuo.

Aquéu tresor d'Arlatan a-ti pas d'acò de nosto imaginacioun, mesclado e diverso qu'es tant dangeirous de i'ana vèire au touns? Poudèn n'en mourir vo n'en viéure.

A bèn lèu, moun vièi Tim, es lou cor bèn gounfle que vous fau uno brassado.

**Enri Danjou.**

**© CIEL d'Oc – Avoust 2010**